

Ce numéro contient : 1^o Un supplément musical sur SNÉGOUROCHKA et BORIS GODOUNOW ;
2^o Le 9^e fascicule du roman nouveau de M. Victor Marguerite : JEUNES FILLES.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 27 JUIN 1908

66^e Année. — N^o 3409.



TRAVESTISSEMENTS PROTOCOLAIRES

A Revel, à bord du "Standart" : Edouard VII coiffé de la petite toque d'astrakan des officiers russes; Nicolas II, du bonnet à poils britannique.

D'après une photographie de M. de Hahn.

Le prochain numéro de *L'Illustration*, celui du 4 juillet, sera particulièrement brillant et complet au point de vue littéraire.

Il contiendra, à la fois, la première partie de

Poupette, par MARCEL PRÉVOST

un délicieux petit roman du célèbre écrivain, et la dernière partie de

Jeunes Filles, par VICTOR MARGUERITTE

Ce numéro sera, de plus, accompagné d'un supplément théâtral, dans lequel nos lecteurs trouveront deux pièces :

Amoureuse, par G. DE PORTO-RICHE

un des chefs-d'œuvre du théâtre moderne, qui vient d'entrer au répertoire de la Comédie-Française, et qui prend place en même temps dans la collection de *L'Illustration* ;

L'Écran brisé, par HENRY BORDEAUX

œuvre d'un romancier de talent, qui a eu l'heureuse fortune, pour son début au théâtre, de trouver à la Comédie-Française cette merveilleuse interprète : M^{me} Bartet.

COURRIER DE PARIS



— Si, si, je vois que vous avez encore quelque chose qui vous encombre ?

— Rien du tout.

— Ne niez pas, Placide. Cela sauterait aux yeux d'un aveugle. Vous êtes plus transparent qu'une allusion et ne savez pas dissimuler. Allégez-vous donc vite dans mon sein bienveillant. C'est mon rôle ici-bas, vous le savez, de vous débarrasser, presque sans douleur, de vos indigestions morales.

— Eh bien, fit le Grincheux avec cette brusquerie virulente qui le caractérise, oui, j'ai... j'ai Nietzsche...

— Comment ! vous aussi ?

— Oui, moi aussi ! Seulement moi, je ne suis pas pour, moi... je suis contre. Il m'agace, il m'assomme... On ne parle plus que de lui. C'est trop. Ça continue à nous venir d'Allemagne, comme les jouets. Il y a vingt ans, c'était Schopenhauer... Passé de mode ! Aujourd'hui, ce qui se porte, c'est Nietzsche. Avez-vous lu Nietzsche ? Etes-vous nietzschéen ? Aimez-vous Nietzsche ? Partout, du matin au soir, on n'entend éternuer que cela. Et les plus enragées sont les femmes qui se sont mises à donner tête baissée « dans le godet de l'énergie ». Pour peu d'ailleurs, les bonnes chéries, qu'on agite devant elles, d'une certaine façon adroite, des lambeaux d'étoffe, n'importe lesquels — plus spécialement de fabrication étrangère — et qu'elles y voient inscrits les mots retentissants de force, volonté, puissance, domination... aussitôt les voilà prises de la danse de saint Nietzsche, elles s'exaltent à l'aspect de ces drapeaux qui, d'ordinaire, ne sont point les leurs, et elles foncent dessus pour s'en emparer, les brandir et pousser des cris de victoire. Il arrive le plus souvent qu'à la première bourrasque la fameuse étoffe ne rend pas les services de résistance qu'on en attendait. Ce n'était pas, décidément, « la bonne occasion ». Le tissu craque. Alors, pour utiliser le solde, elles en font des corsets et des robes.

— Calmez-vous ? m'écriai-je. Et ne criez pas si fort. Il y a un malade dans la maison.

— Qui cela ?

— Vous, moi, le voisin, tous les Français, le pays. Il paraît.

— Ah ! c'est vrai... oui... Encore une bonne histoire de bataille ! « Sommes-nous malades ? Ne le sommes-nous pas ? » Question. Réponse : Il faut l'être, pour ne pas se faire remarquer. Un individu qui se lèverait pour vociférer : « Moi, m'sieur ! suis bien portant, toujours content... jamais mourir ! » cet être-là ferait l'effet d'une brute immonde. Et où ça, s'il vous plaît, avons-nous mal en ce moment ? Eh bien, c'est à la

volonté. Demain ce sera plus bas, ou plus haut, peu importe. Aujourd'hui, c'est là... tenez ? où j'appuie... mettez votre doigt ?... là... oui... cette grosseur toute petite, toute petite... c'est ma volonté... hein ? la sentez-vous assez flasque et molle ?

— Mais non ! mais non ! Au contraire. Un caillou.

— Ça ne fait rien. Il ne faut pas le dire. Pas permis de souffrir autre part. C'est uniquement à la volonté qu'il est bien reçu d'avoir un vague où que ça vous élance. Malheur ! Malheur ! Croiriez-vous que l'autre jour un reporter est venu me tarabuster à ce sujet ?

— Comment, Placide ? Vous ? un reporter ! Ils vont chez vous, à présent ? C'est la gloire !

— Mettons la vogue. J'étais furieux, mais, mon Dieu, je ne peux pas dire que ça m'ait été tout à fait désagréable.

— Et à quel propos la presse vous a-t-elle ainsi escaladé ? Ne serait-ce pas relativement au beau livre que vient de publier Daniel Lesueur ? *Nietz...*

— Chut ! Ne prononcez pas le nom maudit. Oui, c'est au sujet du roman de cette dame que je fus, l'autre jour, moi centième, sollicité de laisser échapper quelques paroles. Et par malice. On espérait — sur la réputation de ma vilaine nature — que j'allais peut-être me montrer acerbé et me répandre en critiques. On tombait mal. Je ne lis jamais, ou si peu que ça ne vaut pas la peine d'en parler. Eh bien, j'avais cependant dévoré, dans *L'Illustration*, la *Niet...* et cætera... de Daniel Lesueur, et, comme tout le monde, ma foi, j'avais bien été forcé de m'incliner devant le grand talent du moraliste et de l'écrivain. Aussi, dès qu'on m'interrogea, les douceurs et le miel coulèrent de mes lèvres sans effort. Et ce qui me taquinait, cependant, au fond, c'était cette loyale obligation de dire, en le pensant, tant de bien d'un ouvrage auquel se trouvait si intimement liée la doctrine de ce... psst... vous savez à qui je fais allusion ?... et que je ne peux plus sentir depuis qu'à toute minute, dans les grandes syncopes de la vie, on me le donne à respirer comme un flacon de sels allemands, pour que je ne m'évanouisse pas.

Ah ! pourquoi Daniel Lesueur a-t-elle été s'empêtrer de ce tudesque Machin ? Avec ou sans lui, son livre reste noble, attachant, délicat, ému. On en retirerait le... l'autre, qu'il n'y perdrait pas un atome d'intérêt et de mérite. Mais non, vraiment, il fallait une femme, une faible et timide créature pour oser cela, l'entreprendre et le réussir : composer un roman où, du début à la fin, il ne serait question que du... chéisme, l'intituler carrément... hum... chéenne... titre effroyable, dénué de toute espièglerie... et trouver le moyen, malgré tant de difficultés entassées et vaincues, de réaliser une passionnante chose dont tout le monde, en vertu de je ne sais quelle sympathique traînée de poudre, s'entretient en ce moment. Oui, c'est un tour de force, une magnifique leçon d'énergie et de volonté, et un homme ordinaire, un surhomme même, aurait buté là où, d'un geste plein de séduction, triomphe en souriant la surfemme. Mais je regrette bien de ne pas connaître Daniel Lesueur.

— Pourquoi ?

— Parce que si j'avais cet avantage... ah ! je lui adresserais — avec une très déferente courtoisie — deux ou trois modestes observations.

— Exprimez-les-moi. Je les lui répéterai. Je suis sûr que ça lui fera plaisir.

— Eh bien, lui dirais-je, vous me voyez, madame, infiniment triste quand je pense que, grâce à vous, nous allons être envahis par une quantité de petites nietzschéennes, insupport-

tables et prétentieuses, qui, dès l'âge de quinze ans, vont, du haut de leur lorgnon, nous « zara-thoustrer » dans les grands prix ! Vous avez créé un être délicieux de vaillance et de sensibilité, intrépide et pudique, mais j'ai bien peur qu'il n'existe jamais que dans l'esprit et le cœur qui l'ont conçu, et ce n'est pas, hélas ! des « Jocelyne » que nous vaudra la vôtre. Vous-même, la première, je le crains, vous souffrirez dans vos entrailles maternelles de rencontrer bientôt les demoiselles pédantes, audacieuses et cyniques, les « viragosses », si j'ose cette hardiesse, les Théroigne de lycée, les Corinne sans espérance du cap des Tempêtes qui se diront vos filles et se réclameront de vous, des doctrines de votre professeur de caractère, pour ne s'arroger, de tous les droits dans la vie, que celui d'être la plus forte et d'arriver, coûte que coûte, fût-ce par l'oubli d'abord et ensuite la profanation de leur sexe. Je vois notre déjà si belle société prochainement enrichie de ces odieuses bécasses. D'ailleurs, jamais je ne compris l'efficacité du manuel d'énergie. En temps de crise, le plus parfait ne sert de rien. Possédez-vous la formule d'exhortation à la douleur qui guérit la rage de dents ? la maxime qui soulage du cancer ? la pensée qui console de la perte d'une femme aimée ? J'ai Sénèque à mon chevet. La nuit, ne dormant pas, je songe parfois à la mort, non sans épouvante ; aussitôt j'ouvre au hasard le bouquin salubre et je lis : « Les morts sont beaucoup plus heureux que les vivants, parce qu'ils se trouvent à l'abri du danger qui nous menace. » Suis-je ragaillard du coup ? Non. La philosophie est merveilleuse, — quand on n'en a pas besoin. Elle orne l'existence, parbleu ! Elle est comme ces fruits de pierre peinte que l'on dispose en parade sur les tables dans des compotiers pyramidaux d'orgueil. Ils donnent soit à regarder. Mais portez-les à votre bouche et essayez d'y mordre, vous vous casserez les dents. Pour traverser à peu près droit cette misérable vie, pleine de périls, de férocités, je crois, à l'imitation des personnes pieuses — obéissant fièrement, elles aussi — qu'il n'y a encore que d'avoir pour deux sous de religion, et de religion d'enfance si possible. C'est avec ce simple bagage, portatif en soi, qu'on a le plus de chances de *tenir bon*. L'espérance en une autre vie, meilleure et réparatrice, est seule capable, à ma chétive opinion, de vous réchauffer les moelles et de vous retremper le caractère dans les passes difficiles. Alors l'âme nous parle, — comme à sa vieille et fidèle monture le cavalier. Elle nous dit : « Courage ? Ne t'émeus pas. Nous rentrons. Ça ira mieux ce soir. » On se répète le vers d'Hugo :

Tout commence ici-bas et tout s'achève ailleurs. Et il n'y a pas besoin d'aller sonner chez l'électricien du Rhin pour se faire galvaniser. Voilà ce que je dirais à Daniel Lesueur, et il est fort probable qu'elle me rirait au nez en me traitant de gothique. Je lui pardonne d'avance, parce que je l'aime et qu'elle a beaucoup de talent. Dites-le-lui. Maintenant, ce qui m'apaise un peu, c'est qu'elle ne restera pas longtemps l'auteur de *Nietzschéenne*. Oui, c'est une ardente, une volcanique. Dans six mois — je suis tranquille — elle aura écrit un nouveau livre, au moins aussi remarquable que le précédent. Et comme, avec elle, c'est toujours le dernier qui est le meilleur, nous aurons la joie complète, sans mélange, de lui rendre un juste hommage sans plus nous occuper du... Dieu vous bénisse !

J'aurais pu lui répondre. Mais du moment qu'il n'avait pas lu Nietzsche, et qu'il était avéré qu'il ne le lirait jamais... à quoi bon ?

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

UN MARIAGE A L'ÉLYSÉE

Un événement prochain s'annonce au premier plan de la scène politique, mais en marge de la politique, pour ainsi dire : le mariage de M^{lle} Fallières, fille du président de la République, fiancée à M. Jean Lanes, secrétaire général de la présidence.

Le futur gendre du chef de l'Etat n'est pas seulement pour celui-ci un précieux collaborateur dont il a depuis longtemps éprouvé les mérites ; c'est un ami de plus de vingt-cinq ans, qui a suivi sa fortune parlementaire avec autant de fidélité que de désintéressement, sans jamais ambitionner les « compensations » consécutives d'ordinaire à certaines situations privilégiées. En effet, originaire, comme le président, du département de Lot-et-Garonne, M. Jean Lanes, frère d'un conseiller général, fut d'abord le secrétaire particulier de l'éminent avocat de Nérac, envoyé à la Chambre par ses compatriotes. Quand M. Fallières devint ministre, il demeura auprès de lui en qualité de chef de cabinet, tour à tour à l'Intérieur, à l'Instruction publique, à la Justice ; plus tard, en cette même qualité, il accompagnait au Luxembourg l'ancien député élevé à la présidence du Sénat ; enfin, en février 1906, arrivé au point culminant de sa carrière, M. Fallières le gardait encore à ses côtés, en lui confiant la direction du secrétariat général de l'Elysée, haute et délicate fonction où sa place était bien marquée et où il a su faire apprécier de tous ceux qui l'approchent, des représentants de la presse notamment, la vive activité de son intelligence et sa parfaite courtoisie.

Le mariage annoncé va resserrer les liens d'intimité noués de vieille date entre deux familles du même terroir gascon ; on ne peut souhaiter une union mieux assortie et formée sous de plus heureux auspices.

LE CENTENAIRE DES BRUTIONS

L'illustration consacrait, il y a dix ans (numéros 2901 et 2904, du 1^{er} et du 22 octobre 1898), une longue monographie illustrée de gravures en couleurs, au Prytanée militaire. Un de nos collaborateurs qui se trouvait à la Flèche dimanche nous communique la photographie ci-dessous et l'article qui l'accompagne sur la fête commémorative qui y fut célébrée.

Les Brutions, on le sait, ce sont les élèves de la Flèche. Ils célébraient dimanche dernier leur centenaire, et l'approche de cette fête emplissait de joie, depuis plusieurs semaines, les cœurs des vieux Brutions conviés à la commémoration du « geste » impérial qui, le 21 mars 1808, ramenait définitivement à la Flèche le Prytanée, — exilé, depuis le début de la période révolutionnaire, à Saint-Cyr.

Mais ce n'était là, en effet, qu'une réinstallation, puisque le vieux collège militaire de la Flèche, destiné aux fils d'officiers sans fortune, « gentilshommes ou autres », compte aujourd'hui plus de trois siècles d'existence ; et la mémoire du roi Henri IV, son fondateur, continue d'y être bénie de tous. La chapelle du Prytanée, construite par les jésuites au

début du dix-septième siècle, contient même encore les cendres du cœur du roi. Le cœur de la victime de Ravallac avait été déposé dans cette chapelle

peu de temps après l'assassinat. En 1793, les révolutionnaires le brûlaient en place publique. A la place même où ce sacrilège fut commis, les Fléchois ont élevé une statue en bronze du roi Henri ; et les cendres recueillies ont été placées dans deux urnes qui décorent, au Prytanée, les côtés du maître autel.

**

C'est dans la chapelle du Prytanée que, dimanche matin, à 7 heures, les officiers membres de l'Association brutionne et les cinq cents élèves que commande M. le lieutenant-colonel Pierron venaient entendre la messe, dite par M. l'aumônier Morancé. Pittoresque figure que celle de ce prêtre ! Séminariste en 1870, le jeune Morancé mettait sac au dos et venait faire la campagne dans le régiment même où son frère aîné — décoré quelques semaines plus tard sur le champ de bataille — servait comme aumônier. Rentré au séminaire après la guerre, le soldat Morancé devenait prêtre à son tour, et était installé bientôt comme aumônier du Prytanée, à la Flèche. Paternel et jovial, doué d'une vigueur physique peu commune, l'abbé Morancé est resté un soldat. Et nous nous souviendrons de quelle voix vibrante — l'œil brillant sous le cristal des lunettes ! — le vieux prêtre sut célébrer dimanche, devant le mur du petit cimetière, la mémoire des deux héros obscurs qu'abattirent à cette place les balles allemandes, il y a trente-sept ans.

Après l'hommage rendu aux morts, les fêtes commençaient, mouillées de temps en temps par une averse. Elles ont néanmoins été fort belles, égayées d'exercices et de divertissements variés, égayées surtout de la joie de cinq cents troupiers-enfants qui se souviendront de cette journée-là !

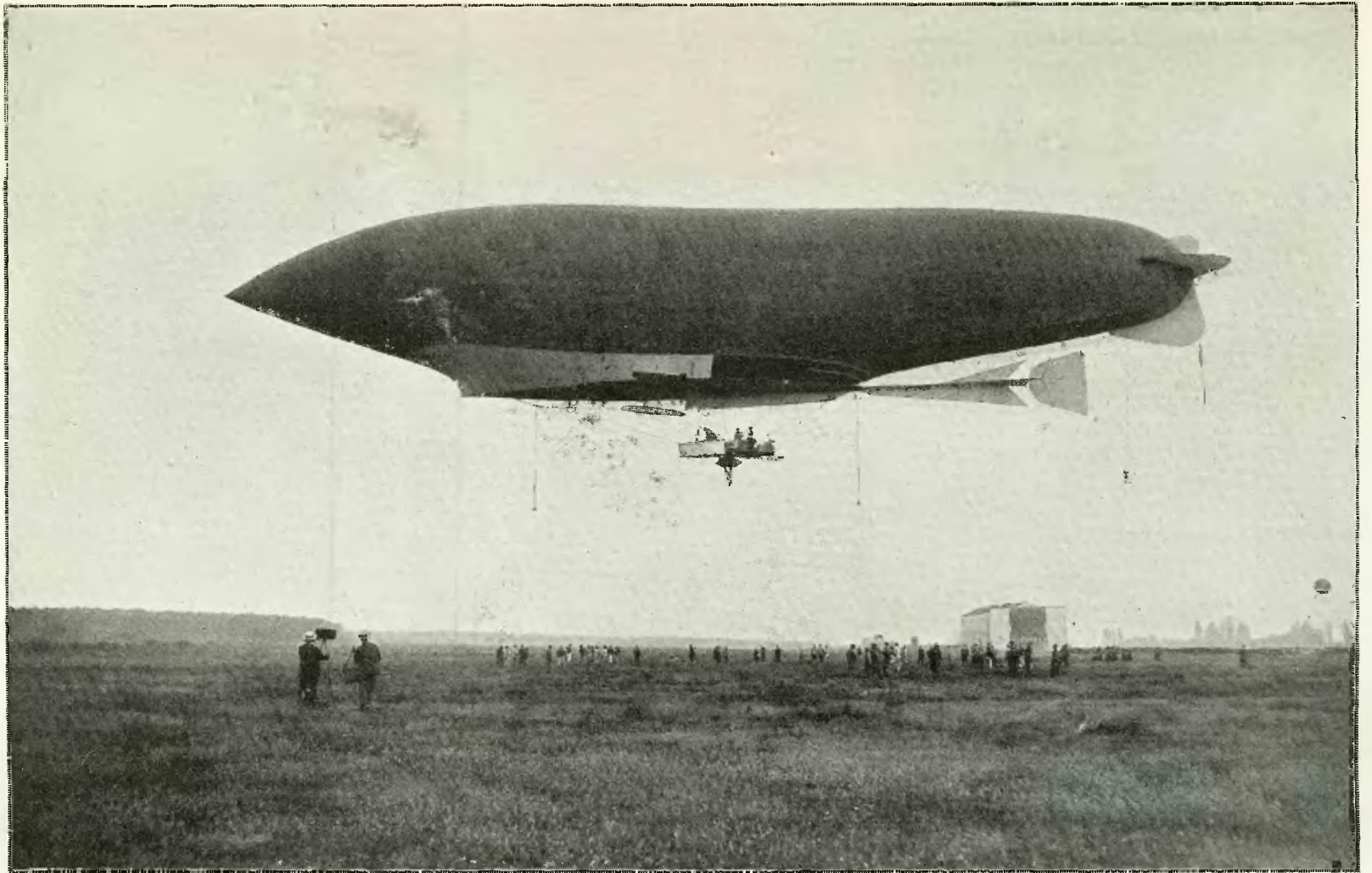
EM. B.

Fiancés : M. Jean Lanes et M^{lle} Anne Fallières.

Photographie instantanée de M. Léon Bouet.



LE CENTENAIRE DU PRYTANÉE DE LA FLÈCHE. — Au cimetière : le discours de l'aumônier.

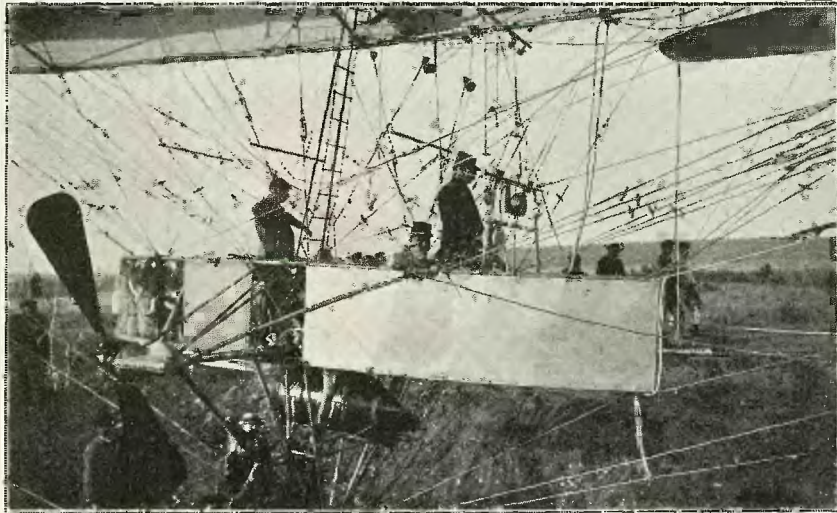


LA PREMIÈRE SORTIE DU DIRIGEABLE « RÉPUBLIQUE ». — Le moment du « Lâchez tout ! » (24 juin, 5 h. matin).

DEUX NOUVEAUX DIRIGEABLES

Le dirigeable *République*, construit pour le compte du gouvernement français par M. l'ingénieur Juliot, auquel nous devons tous les dirigeables précédents, la *Ville-de-Paris* exceptée, — et le *Zeppelin 4*, acheté conditionnellement par l'état-major allemand, viennent d'effectuer leur première sortie à trois jours d'intervalle.

La *République* n'est guère qu'une réédition de *Patrie*, un peu agrandie et avec quelques perfectionnements de détail. En forme de cigare, comme cette dernière, elle mesure 61 mètres de longueur sur 10 m. 80 de diamètre au maître couple, et cube 3.700 mètres ; le moteur est de 80 chevaux. Deux innovations assez caractéristiques méritent d'être signalées : les palettes des hélices sont arrondies, et un intervalle assez grand a été laissé entre l'empennage et le gouvernail, pour dimi-



La nacelle.

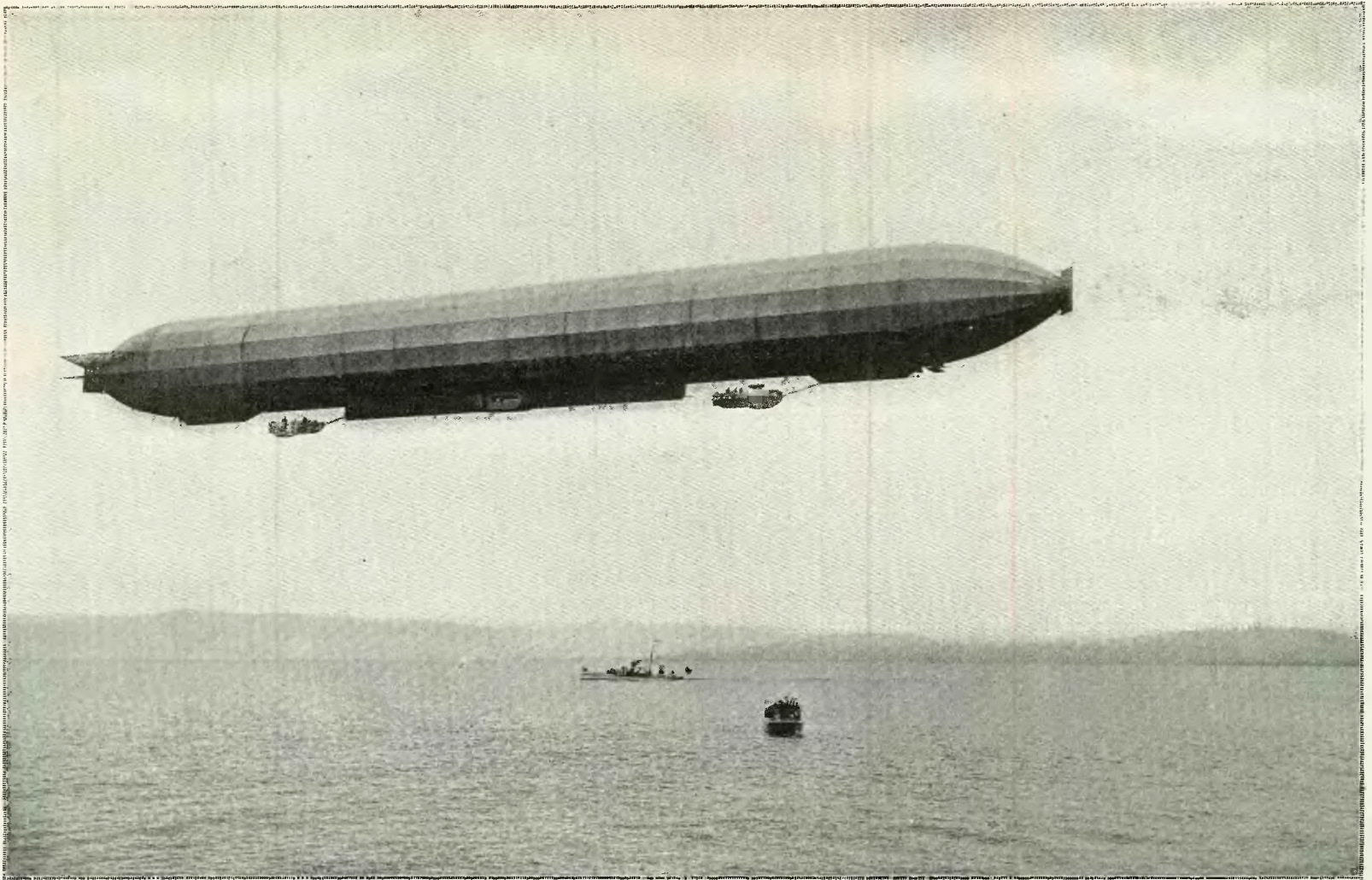
nuer la pression exercée sur ce dernier par l'air déplacé.

Gonflé à l'hydrogène pur, le nouvel aérostat peut emporter un poids total de 1.345 kilogrammes et parcourir 800 kilomètres d'une seule traite, ayant huit hommes à bord. On a prévu une marche d'environ 45 kilomètres à l'heure par temps calme. La *Patrie* donnait une vitesse sensiblement égale, mais son rayon d'action ne dépassait pas 450 kilomètres avec quatre passagers.

La *République*, dont le gonflement avait duré six jours, a été sortie du hangar de Moisson mercredi matin. Piloté par M. Juchmès, assisté de trois mécaniciens, le dirigeable s'est élevé à une centaine de mètres et s'est maintenu à cette hauteur pendant une demi-heure, évoluant dans toutes les directions avec la même souplesse que ses devanciers, et atterrissant sans la moindre difficulté. Les essais vont continuer, et les Parisiens peuvent s'attendre à voir, d'ici quelques jours, la *République* planer sur la capitale.



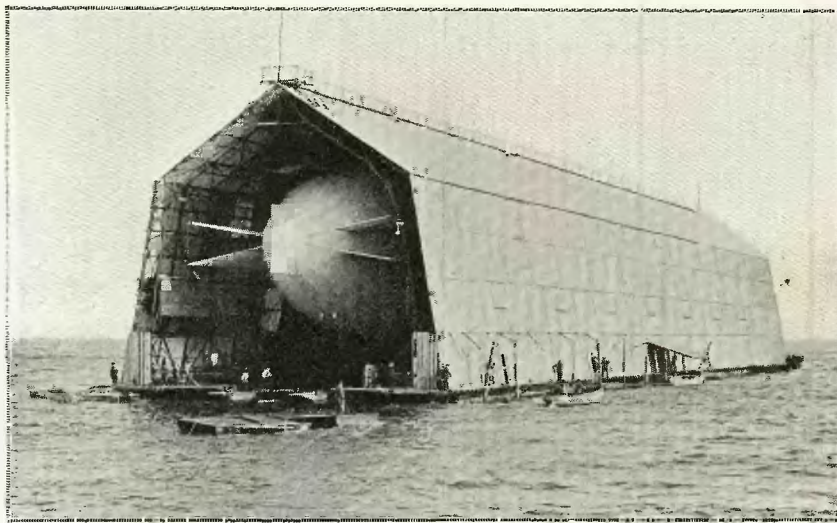
Le dirigeable *République* vu au zénith. — Photographies Raftale



LA PREMIÈRE SORTIE DU « ZEPPELIN 4 ». — Au-dessus du lac de Constance.

Les débuts du *Zeppelin 4* semblent avoir été moins brillants. Une foule énorme maintenue par un cordon de troupes à une distance de 500 mètres du radeau portant le ballon, se pressait il y a quelques jours sur le lac de Constance et sur ses rives, près de Friedrichshafen, pour assister à la première sortie de ce nouveau ballon — le quatrième — du persévérant comte Zeppelin. On remarquait plusieurs représentants du gouvernement allemand, l'état-major prussien s'étant engagé à verser 2.500.000 marks au doyen des aéronautes d'outre-Rhin, si son dirigeable peut fournir une course de 800 kilomètres en vingt-quatre heures : le plus grand raid exécuté par le *Zeppelin 3* a été de 350 kilomètres environ.

Ce nouveau bateau aérien, le plus grand que l'on ait vu jusqu'ici, semble différer fort peu des modèles précédents. De forme cylindrique, entièrement construit en aluminium, il mesure 142 mètres de long sur 14 mètres de diamètre et cube 13.000 mètres. Le *Zeppelin 3* n'avait que 130 mètres

Le *Zeppelin 4* vu par l'arrière dans son hangar flottant.

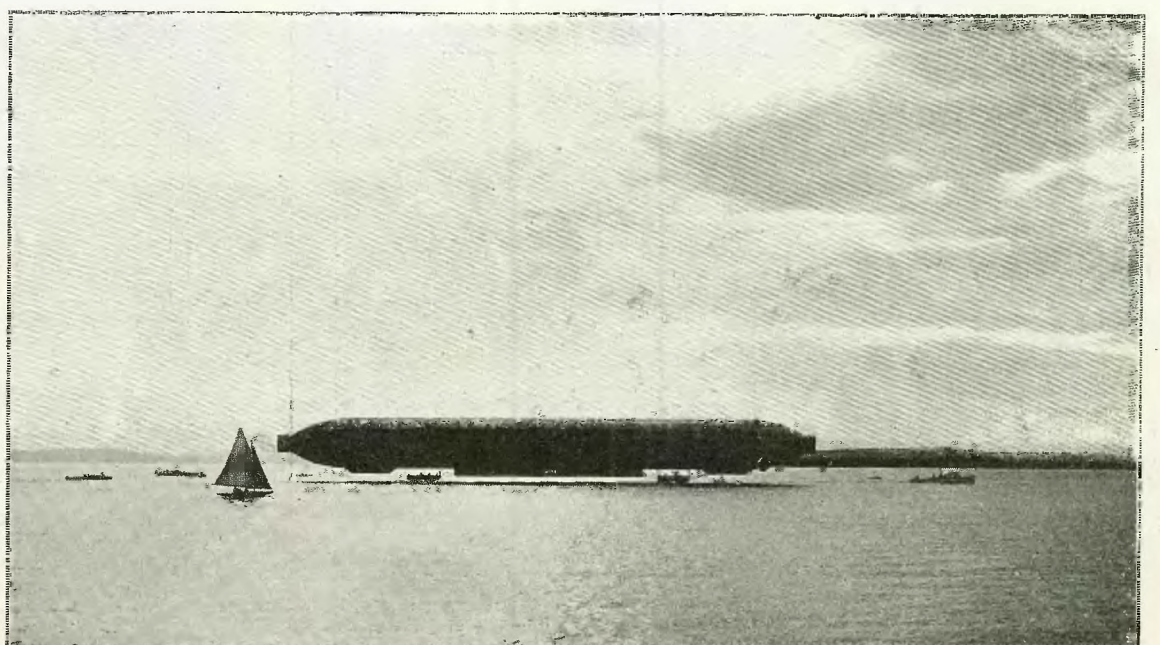
de long et cubait 10.000 mètres. Par une disposition nouvelle, les deux nacelles sont suspendues dans une échancrure de la carcasse dont elles se trouvent très rapprochées.

L'aérostat s'est élevé le 21 juin, piloté par le comte Zeppelin, accompagné de quatorze passagers, dont le ministre de la Guerre von Einen et les majors Grosse et Hess, du grand état-major allemand. Après avoir évolué pendant une vingtaine de minutes à 100 mètres au-dessus du lac, à la vitesse d'environ 12 mètres par seconde, le pilote constata un défaut de fonctionnement du gouvernail et jugea prudent de redescendre. Une nouvelle sortie, encore très courte, eut lieu le surlendemain. On ne saurait, dans ces conditions, hasarder le moindre pronostic sur l'avenir du dirigeable rigide que les ingénieurs allemands persistent à vouloir opposer aux dirigeables souples qui ont fait leurs preuves en France.

F. HONORÉ.



Un virage.

Le *Zeppelin 4* remorqué vers son hangar. — Photographies Anton Krenn.



La montagne sainte du Koh-i-Kouadja émergeant au milieu du Naizar.

UNE VILLE MORTE DE LA PERSE ORIENTALE

Le commandant H. de Bouillane de Lacoste, ancien officier d'ordonnance du président Loubet, a accompli, l'an dernier, dans l'Asie centrale, un voyage d'exploration du plus haut intérêt, au point de vue pittoresque comme au point de vue politique et économique. Au cours d'un itinéraire partant du nord de la Perse et traversant le Turkestan russe, les Pamirs, la Kachgarie, le Tibet et les Indes, pour aboutir dans le désert Beloutche et la province persane du Seïstan, le voyageur a rassemblé les éléments d'un livre : *Autour de l'Afghanistan*, qui paraîtra cette année et qui sera un des plus attachants récits de voyage qu'on puisse lire. Il n'épuisera pas pourtant tous les matériaux, notes et clichés, rapportés par le commandant de Lacoste.

J'ai l'heureuse fortune d'avoir devant moi son cahier de notes et d'en pouvoir extraire, pour *L'Illustration*, ces pages, qu'il eût été dommage de laisser inédites, sur : *Une ville morte du Seïstan*, dont la photographie évoquera le charme et la mélancolie.

Dans une conférence qu'il fit, à son retour, au comité de l'Asie française, le commandant de Lacoste donnait un aperçu saisissant de cette terre lointaine, de cette ancienne Drangiane, encore peu connue :

« Si le Seïstan, disait-il, est une des contrées les plus riches de la Perse et si son importance, au point de vue agricole, est considérable, on peut dire qu'au point de vue politique sa situation présente également un intérêt de premier ordre. Placé, en effet, à peu près à mi-distance entre Meshed et le golfe Persique, il borne, à l'est, les territoires afghans et beloutches et, flanquant la route de Hérat à Kandahar, il commande la voie commerciale de Quetta vers la Perse. »

Lord Curzon — qui a écrit sur la Perse un livre très complet et très remarquable — dit, dans un passage du chapitre IX : « *la Question du Seïstan* » — « ... Sa position constitue donc une sorte de poste avancé du Khorassan et une *terra media* que serait obligée de traverser toute puissance qui voudrait marcher vers le sud de Meshed et, plus spécialement encore, celle qui convoiterait un débouché sur l'océan Indien ; de même, une puissance venant du Sud-Est, qui désirerait atteindre le Khorassan et Meshed, suivrait forcément la même route. » Les deux puissances particulièrement intéressées dans ces deux éventualités sont la Russie et l'Angleterre.

On voit combien cette province, par sa situation même, est attirante, et c'est bien à cela qu'elle doit, depuis les temps les plus reculés, d'avoir été le centre bouleversé des luttes les plus acharnées, d'avoir vu son sol fertile dévasté par la conquête — je nomme en passant Alexandre le Grand — ses villes merveilleuses détruites, surtout pendant les treizième et quatorzième siècles, par ces fléaux de l'humanité qui s'appelaient Jenghiz-Khan et Tamerlan.

De nos jours, il suffit de citer Nadir-Chah, pour justifier le nom de : « terre des ruines » donné à cette partie de la Perse.

Le Seïstan où, sauf de rares tamaris, pas un arbre ne pousse à cause de la fréquence des grands vents, doit la fertilité de son sol au débordement annuel du Hilmend, dont les alluvions, sur une terre en grande partie formée de sable et d'argile, font naître, au printemps, d'abondants pâturages. On y cultive aussi le blé, l'orge ; on peut y faire de fructueuses récoltes de coton, de pois,

de haricots et de melons d'eau. Et c'est une des curiosités de cette vaste étendue, à la fois lac, marécage et désert, aux différentes époques de l'année, que le voisinage d'une nature souriante et peuplée, avec la solitude froide et désertique, semée de ruines innombrables, tristes vestiges de son ancienne richesse.

Du fait de ces inondations, que nul effort humain ne put jamais endiguer, l'aspect du Seïstan change et se transforme, avec tout l'imprévu de la fantaisie et, au moment des crues, la colline du Koh-i-Kouadja, qui s'élève de 400 pieds au-dessus du niveau du Naizar (*naï* : roseaux ; *zar* : place), devient, au milieu d'un lac immense, un véritable îlot, que l'imagination des Seïstanis peuple des plus curieuses légendes.

Les terres qui environnent le Koh-i-Kouadja sont assez nues, sans végétation, et leur platitude offre à peine l'agrément de quelques cultures. Cela tient à l'importance des espaces inondés, qui ne laissent place qu'à de pauvres hameaux beloutches, faits de huttes recouvertes de buissons et où se dressent aussi quelques tentes noires, peu réjouissantes à l'œil. Le bétail n'est pas mieux logé dans les cavités profondes et humides qui lui servent d'abri. C'est la plaine marécageuse du Naizar qui, à l'heure où le soleil descend, à l'heure du pain et de la prière, quand de grands feux s'allument dans la plaine et que monte vers Allah le cri monotone des fidèles, semble un filet d'argent liquide courant au pied des montagnes violettes, mais, dans la fraîcheur de l'aube, dès que l'horizon s'élargit, apparaît comme un lac sans fin, d'où surgit la table rocheuse du Koh-i-Kouadja.

On gagne l'île en canot. Après 200 ou 300 mètres de marche, sur un terrain mouvant, semé de joncs et de roseaux, où les chevaux enfoncent jusqu'au poitrail, on embarque et on navigue sur une nappe d'eau très claire, une nappe d'eau salée, d'où s'élèvent bruyamment, dès l'approche, des milliers de canards sauvages. Une curieuse tribu de Seïstanis vit là de chasse et de pêche.



La région du Seïstan et l'itinéraire du commandant de Lacoste.



Les tentes noires des Seïstanis.

Tel est l'aspect du Naizar, sauf dans les mois de juillet, août et septembre, où, le Hilmend s'étant retiré, le vaste marécage redevient en partie désert.

La lumière crue du jour frappe violemment les parois torturées des falaises et l'île se découpe, à distance, assez curieusement, laissant voir, toute blanche sur le fond de basalte, et comme animée, une ville, perchée à mi-hauteur, sur laquelle veille, au sommet, une forteresse. Puis, à mesure qu'on avance, les détails se précisent et l'œil perçoit, dans une sorte de chaos étrange, des piliers dressés, des arcs en ruines, des dômes crevassés, des murs effondrés, des amoncellements de pierres, et il apparaît soudain que l'on se trouve en face du néant,



Aspect du plateau de Koh-i-Kouadja, vu du fort supérieur, avec ses tombes mazdéennes rangées en demi-cercle.

devant l'une de ces curieuses villes mortes, gloires anéanties de la Perse orientale.

On débarque, à dos d'homme, assez loin de la rive et, après une montée parmi des mamelons d'argile, on se trouve, au pied de la ville, à l'entrée d'un palais dont la grande porte est encore debout. Sous le pied s'entre-choquent des débris de poteries rouges mélangés à des briques non cuites et à des blocs informes de pisé, ce qui semble indiquer qu'une ville neuve fut construite autrefois sur les ruines d'une cité beaucoup plus ancienne. Dès qu'on a passé la porte monumentale, on se trouve au milieu d'une immense cour, dont le sol est absolument nivelé. Les hautes murailles qui l'enserrent sont ajourées de larges baies, qui rappellent les loges des cirques romains. A droite et à gauche de la cour, deux énormes piliers de 10 mètres de haut et de 2 mètres d'épaisseur, dont la base seule subsiste, apparaissent comme les assises d'un arc de triomphe. Sauf les murs et les portes, qui ont résisté aux fureurs successives du temps et des conquêtes, tout ce qui demeure du palais n'est que ruine et poussière.

L'angle gauche, au fond de cette sorte d'esplanade, montre une ouverture assez large, qui donne sur la campagne, et devait être une des portes de la ville. La voûte est en parfait état, mais le seuil, élevé à 3 mètres du sol, semble indiquer qu'on y devait accéder jadis par un escalier : mais on n'en trouve plus trace. Dans l'angle droit, au contraire, est percé une sorte de corridor voûté qui conduit, derrière l'enceinte, sur un plateau où se remarque encore la symétrie des tombes. Vastes sépultures de 1 mètre de haut, construites en larges pierres sèches et qui rappellent beaucoup celles des Tibétains.

Ce sont très vraisemblablement des tombes mazdéennes, qui remontent à l'époque de l'invasion arabe au septième siècle. Ces tombes sont en effet à ciel ouvert, et l'on sait que cette secte des mazdéens, adorateurs du feu, laissait ses morts à la merci des fauves, des oiseaux de proie et des intempéries, comme dans ces vastes « tours du silence », où les corps s'empilaient par centaines.

Au-dessus des tombeaux se dresse la muraille rocheuse, sur la crête de laquelle l'art des premiers habitants avait élevé la forteresse. Une large voie en lacets, aux solides murs de soutènement, et dont quelques parties ont été épargnées, permettait, jadis, d'y accéder. Aujourd'hui, le chemin est difficile et des chevaux n'y pourraient pénétrer. Tout en haut, dans un creux de rocher, se trouve un emplacement entouré d'un petit mur en pierres sèches. Cet endroit est un lieu de vénération pour les Seïstanis, car on y montre, sur le roc, l'empreinte des pieds du prophète Ali, et voici ce que raconte la légende :

« L'un des princes, qui régna autrefois sur ces contrées, un certain Mir-Ofgar, eut la folie audacieuse de vouloir s'opposer à l'invasissement annuel des eaux du Hilمند. Ce fleuve, qui résistait à sa volonté d'être seul maître des hommes et des choses, blessait son orgueil de domination. Comme Josué avait arrêté le soleil, Mir-Ofgar prétendit retenir les eaux. Mais son geste ne put rien contre les forces de la nature. Alors il construisit des digues monumentales, creusa des fossés, détourna le cours du Hilمند. Toujours, avec la même régularité immuable, l'eau bienfaisante vint féconder les plaines autour du Naizar. Mir-Ofgar mourut sans avoir accompli sa tâche meurtrière. On plaça sa tombe sur le point le plus élevé du plateau, à l'abri des inondations. Et, il arriva qu'une nuit, au retour du printemps, le fleuve envahit la plaine avec une impétuosité

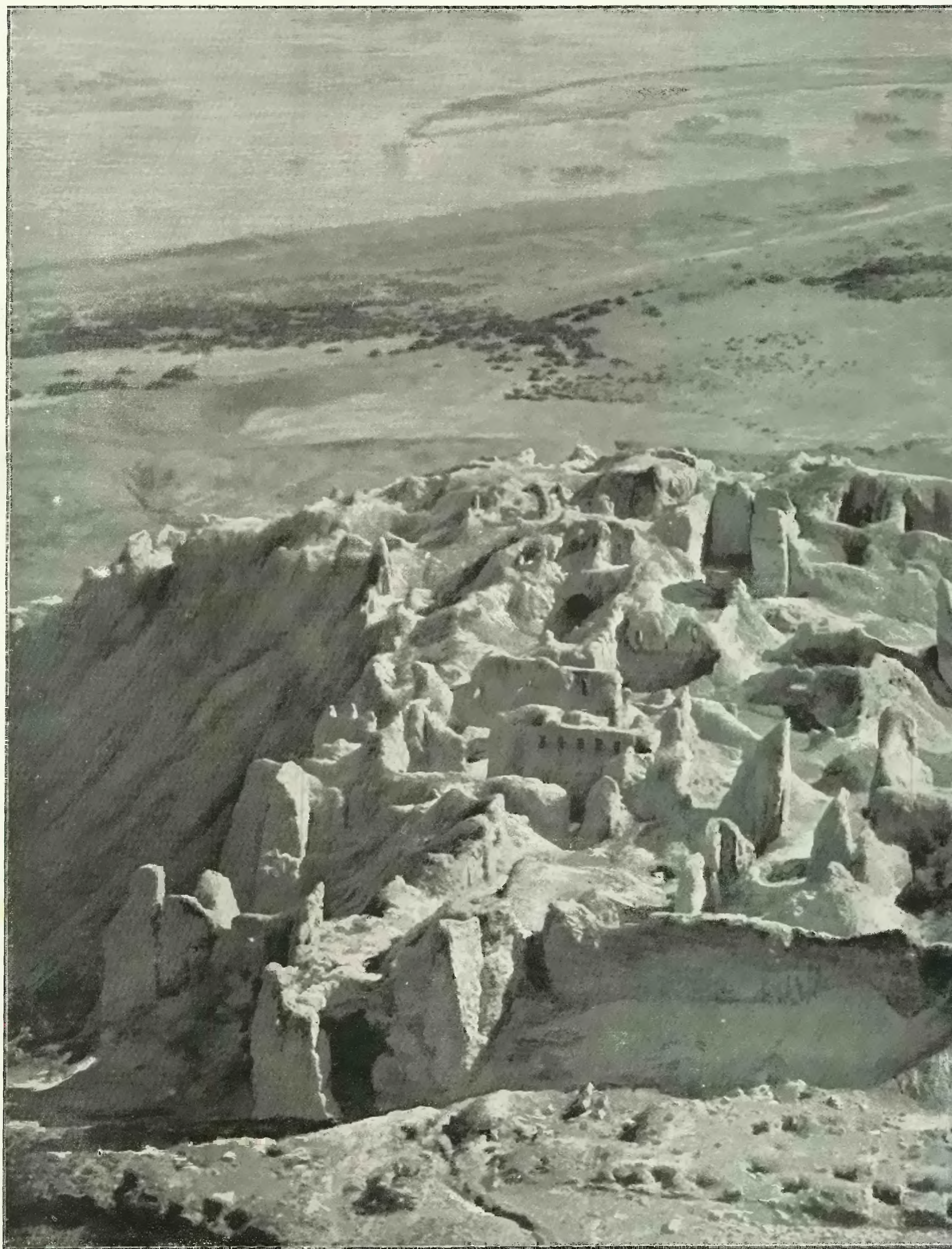
inaccoutumée, couvrit le Naizar, gagna la colline, et, devant les Seïstanis terrifiés, renversa la pierre du sépulcre de Mir-Ofgar, se saisit de son corps et l'emporta. Onques ne le revit jamais ! Le peuple comprit la colère du Hilمند et leva ses bras vers le ciel. Mais le ciel ne devait pas pardonner. Mohamed, en effet, pour châtier définitivement les coupables, envoya sur terre le prophète Ali. Les eaux du Hilمند étant salées, une source unique rendait la vie possible sur le Koh-i-Kouadja. Le prophète piétina la source et l'eau cessa de couler. Ainsi, par la volonté d'en haut, la ville fut désertée et cet endroit ne fut plus, dans la suite des temps, qu'un lieu de pèlerinage où les Seïstanis viennent incliner leur front dans la poussière des empreintes vénérées. »

Du fort supérieur, qui se découpe en silhouette majestueuse sur l'horizon, il ne reste malheureusement que fort peu de chose. Mais la partie nord du plateau offre un intérêt tout particulier. C'est un vaste cimetière de 1 kilomètre de long sur 400 mètres de large, environ. Au premier plan, une série de tombes mazdéennes, en arc de cercle brisé, plus loin des tombeaux persans, d'architecture plus moderne, et trois petites mosquées ; enfin, à la toute extrémité de l'île, la sépulture sacrée du saint « Kouadja-Sara-Sarir », descendant direct d'Abraham, d'après la tradition populaire. Chaque année, au premier jour de l'an persan, le peuple seïstani se porte en masse au mazar (tombeau) et y sacrifie des moutons par milliers.

Une première mosquée, sans coupole, renferme deux monolithes. L'un, près de la porte, a 1 m. 50 de haut et représente, paraît-il, une statue de femme,



La cour centrale du palais et le fort supérieur.



UNE VILLE MORTE DE LA F

Photographie du



E ORIENTALE : KOH-I-KOUADJA

nt H. de Lacoste.

Du sommet de la falaise, les ruines silencieuses de la ville morte ont un aspect de paysage lunaire. Des pans de murailles écroulées hérissent des pics immobiles; des façades de palais éventrés ouvrent sur cette désolation les yeux béants des fenêtres, d'où s'inclinèrent jadis, dans un rayon — le même peut-être ! — de jolis visages de vierges au teint cuivré; des voûtes affaissées obstruent de leurs pierres éboulées et de leurs antiques poussières l'ombre des anciennes galeries..



Un coin de la ville morte de Koh-i-Kouadja.

qui aurait été mutilée à une époque imprécise ; l'autre, placé tout à côté, est beaucoup moins haut, mais plus large. Entre les deux blocs, une pierre arrondie sur laquelle est posée une autre pierre, ronde celle-là, comme une bille de billard : on la dirait blanchie à la craie et elle doit servir, aux jours de sacrifices, à piler une matière quelconque.

Le mazar est plus haut, sur une éminence. Au-dessus de la porte, deux carreaux de faïence d'un bleu merveilleux ; sur le tombeau et sur une corde tendue au-dessus, beaucoup de lambeaux d'étoffes accrochés ; vers la tête, six ou sept poupées dont le visage est fait d'un bouton de porcelaine. Ce sont les ex-voto des femmes qui désirent avoir des enfants ; enfin, sur les murs, des inscriptions, rappelant le passage des Turcomans, il y a dix siècles, et des dessins grossiers représentant une sorte de chèvre, la main du prophète et la croix gammée. A droite de l'entrée, un monolithe de basalte sert aux sacrifices : tout autour, le sol est noir de sang desséché.

Du sommet de la falaise, la vue est merveilleuse, unique. Vers le nord le Hamoun, à l'ouest les monts Palan-Koh, au sud le cône sombre du Koh-i-

Malek-Siah. Tout cela est coloré d'une lumière rose d'une douceur, d'une délicatesse de tons extraordinaires. Et de ce point, qui les domine, les ruines silencieuses de la ville morte ont un aspect de paysage lunaire. Des pans de murailles écroulées hérissent des pics immobiles ; des façades de palais éventrés ouvrent sur cette désolation les yeux béants des fenêtres, d'où s'inclinèrent jadis, dans un rayon — le même peut-être ! — de jolis visages de vierges au teint cuivré ; des voûtes affaissées obstruent de leurs pierres éboulées et de leurs antiques poussières l'ombre des anciennes galeries ; ici, dans une cour intérieure encore dessinée, s'érigent les dômes blancs des coupoles ; là, au bord de la falaise, se profilent les forteresses aux créneaux édentés ; plus loin, ce sont les amorces des chemins et des routes, qui n'aboutissent plus nulle part, et toute cette vie, qu'on imagine ardente et luxueuse, semble avoir été anéantie d'un seul coup, par l'emportement aveugle de quelque furieux cataclysme, de quelque cyclone monstrueux, rasant la cité, pulvérisant les êtres, balayant tout, implacablement.

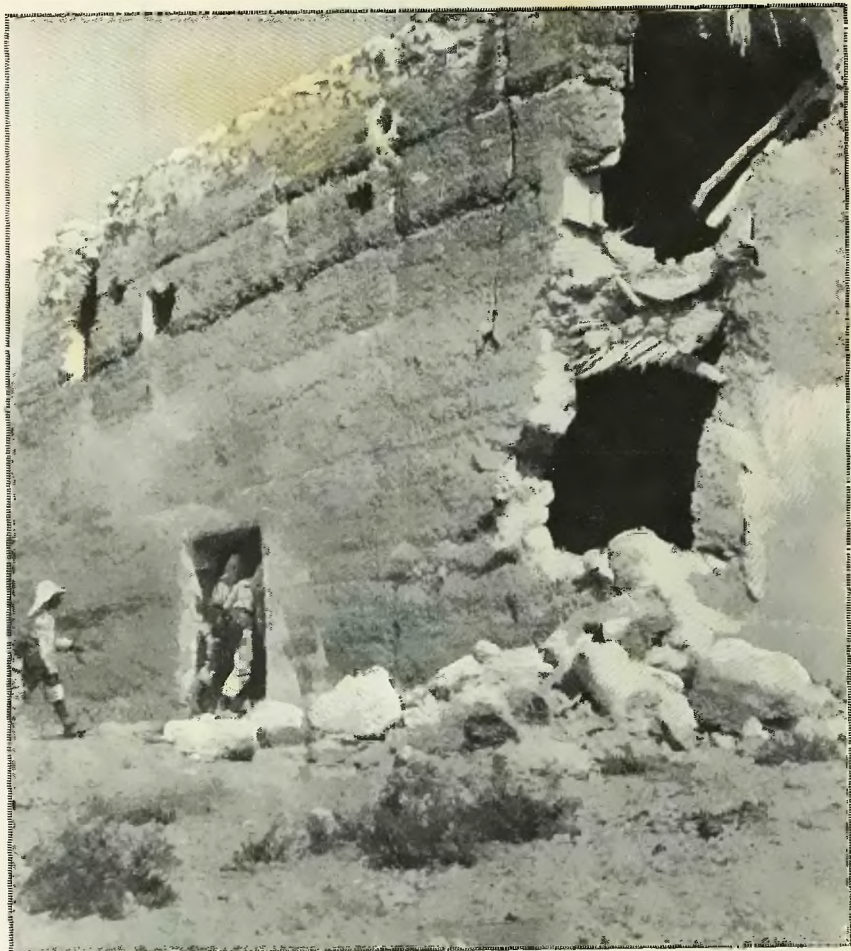
MICHEL CARRÉ.



L'antique mosquée qui abrite le tombeau du saint Kouadja-Sara-Sarir.



Un village seïstani des bords du Naizar, et ses habitants.



La zaouïa du marabout de Douiret-Seba après le bombardement par notre artillerie.



Effet de l'éclatement d'un obus de 75 sur un groupe de Marocains abrités derrière les berges d'un oued desséché.

LES DERNIERS COMBATS AU MAROC

Dans son numéro du 13 juin, *L'Illustration* a publié, avec des plans topographiques, une relation d'un de ses correspondants fournissant des détails très circonstanciés et très précis sur les deux combats de Beni-Ouzien et de Bou-Denib, qui ont clôturé la campagne du général Vigy contre la harka de Moulaï-Lhassan, dont les contingents avaient été recrutés chez les tribus marocaines les plus guerrières du Tafilalet. Nous complétons cette relation par d'intéressants documents photographiques.

On sait que, dans les engagements des 13 et 14 juin, l'artillerie joua un rôle important, en protégeant à tous moments la marche de l'infanterie, et que l'action de son tir, habilement dirigé, sous le commandement du chef d'escadron Séguin, fut des plus efficaces. Une de nos photographies montre d'une façon saisissante les effets foudroyants d'un obus de 75 sur un groupe de Marocains qui, à Beni-Ouzien, s'étaient abrités derrière les berges escarpées d'un oued desséché : c'est une jonchée de cadavres horriblement mutilés.

Ce fut encore le feu convergent de notre artillerie, multipliant les brèches et menaçant le ksar d'une destruction totale, qui, le lendemain, amena la reddition de Bou-Denib, où, le chérif ayant demandé l'aman, le général Vigy fit son entrée, tandis que le gros des troupes campait devant la place.

Auparavant, les 4 et 5 juin, la colonne avait canonné les trois ksour principaux de Douiret-Seba, de Doui-Seba et d'Aï-Yacoub. Là aussi, les effets des obus furent terrifiants, ainsi qu'en témoigne l'aspect, après le bombardement, de la zaouïa du marabout de Douiret-Seba, ce marabout qui avait soulevé contre nous la harka battue, le 16 avril, à Menabha.

Au cours des rudes journées des 13 et 14 mai, nos troupes perdirent, on s'en souvient, quatre officiers : le capitaine Clavel, du 2^e tirailleurs (voir notre numéro du 13 juin) ; le lieutenant de Ferrand, du 1^{er} spahis ; le sous-lieutenant Blondeau, du 6^e chasseurs d'Afrique, qui expirèrent immédiatement, et le lieutenant Jaglé, du 1^{er} étranger, qui devait succomber quelques jours plus tard.

Le sous-lieutenant Blondeau, dont nous donnons ici le portrait, était le plus jeune

de ces officiers. A peine âgé de vingt-quatre ans, il avait marqué parmi les meilleurs élèves de Saint-Cyr. Pendant la charge si brillamment conduite, le 13 mai, par le commandant Jouinot-Gambetta, des Marocains embusqués dans des jujubiers criblèrent d'une grêle de coups de feu tirés à bout portant l'escadron auquel il appartenait ; il fut tué, tandis que le capitaine



Le sous-lieutenant Blondeau, tué au combat de Beni-Ouzien.

Goupy et le lieutenant d'Exéa étaient blessés en sabrant l'ennemi.

Les portraits de deux autres officiers tombés au champ d'honneur, dans des combats antérieurs, le capitaine Loubet et le lieutenant Regnier, nous avaient été également communiqués ; mais nous avions eu le regret d'être obligés, faute de place, d'en ajourner la reproduction.

Né en 1865, le capitaine Clément Loubet, commandant une compagnie de ce 2^e tirailleurs, si éprouvé, avait quarante-trois ans et comptait au nombre des chefs de notre armée d'Afrique les plus estimés pour leur connaissance du pays, leur énergie et leur sang-froid. C'est le 8 avril qu'il tomba mortellement frappé, en prenant part au combat de Settât, lors de l'attaque nocturne dirigée contre le bivouac du général d'Amade par les Marocains. Il a été inhumé, le 23 mai, en terre algérienne, à Aïn-Zédélès, près de Mostaganem.

Le lieutenant Regnier a succombé, le 11 mars dernier, dans un combat livré contre les Berbers à El-Hameïda, dans le Sud-Oranais, qui était comme le prologue de la grave affaire de Menabha.

Le lieutenant Regnier, Lorrain de nais-



Le capitaine Loubet, tué au combat de Settât.

sance, avait seulement trente ans. Très estimé du général Lyautey, il avait été mis à la tête d'un groupe franc, d'abord à Colomb-Béchar, puis à Beni-Abbès. C'est de ce dernier poste qu'il était parti, dans les premiers jours de mars, contre les Berbers, dont l'agitation commençait à inquiéter. Le 10, il faisait sa jonction avec un peloton de la compagnie saharienne. Le lendemain, à la tombée de la nuit, son détachement était attaqué par un parti de 700 Berbers. Il combattit héroïquement. Mais, au cours du combat, il tomba frappé d'une balle qui lui trancha la carotide.



Le lieutenant Regnier, tué au combat d'El-Hameïda.



Bou-Denib, avec les brèches faites par nos obus dans le minaret et le mur d'enceinte.



A la fête des Tuileries : les petits tambours des gardes françaises.

LES TUILERIES EN FLEURS

La fête de bienfaisance organisée, dimanche dernier, aux Tuileries, au profit de la caisse de retraite des vieux jardiniers, par les fleuristes, horticulteurs et jardiniers, eût été la plus somptueuse des fêtes en plein air si le soleil eût daigné la parer de son éclat. Mais, bien que le ciel demeurât obstinément sombre et triste, ce fut, grâce

à la magie des fleurs innombrables, des claires toilettes de juin, de la charmante ingéniosité des chars, une belle journée d'élégance, de poésie et d'art.

A 2 heures, M. Ruau, ministre de l'Agriculture, et M^{me} Ruau prirent place dans la tribune d'honneur parmi les membres du comité de patronage, et, tout aussitôt, commença le défilé du cortège fleuri précédé par un groupe ravissant de petits

tambours costumés en gardes françaises. La section de l'Association des jardiniers de France remporta le prix d'honneur.

La fête se continua par une kermesse et par une représentation de *Mireille*.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE A PARIS

Un dimanche de ce mois de juin, la messe vient de finir à la Madeleine. Par la porte latérale de l'ouest, une femme vient de sortir, dont l'âge appesantit la marche ; en ses sombres vêtements de deuil, elle a grand air, et, lorsqu'elle s'appête à monter dans son automobile, on peut apercevoir, sous ses voiles, le profil d'un de ces visages où la griffe du temps a laissé subsister les traces indélébiles d'une beauté jadis éclatante. Cette femme, c'est l'impératrice Eugénie, qui, pendant ses séjours à Paris, a coutume d'aller entendre l'office à l'aristocratique église, une des plus voisines du jardin des Tuileries, pour elle évocateur de tant de souvenirs. Une seule personne l'accompagne, M. Franceschini Pietri, son secrétaire ; rien ne la signale à la curiosité de la foule qu'à une autre époque le prestige de sa majesté attirait sur son passage ; peu de regards, aujourd'hui, sont capables de percer son rigoureux incognito, et nous ne posséderions pas ce portrait tout récent de l'ex-souveraine, sans l'indiscrétion opportune d'un photographe averti.

LES « SUFFRAGETTES » SUR LA TAMISE

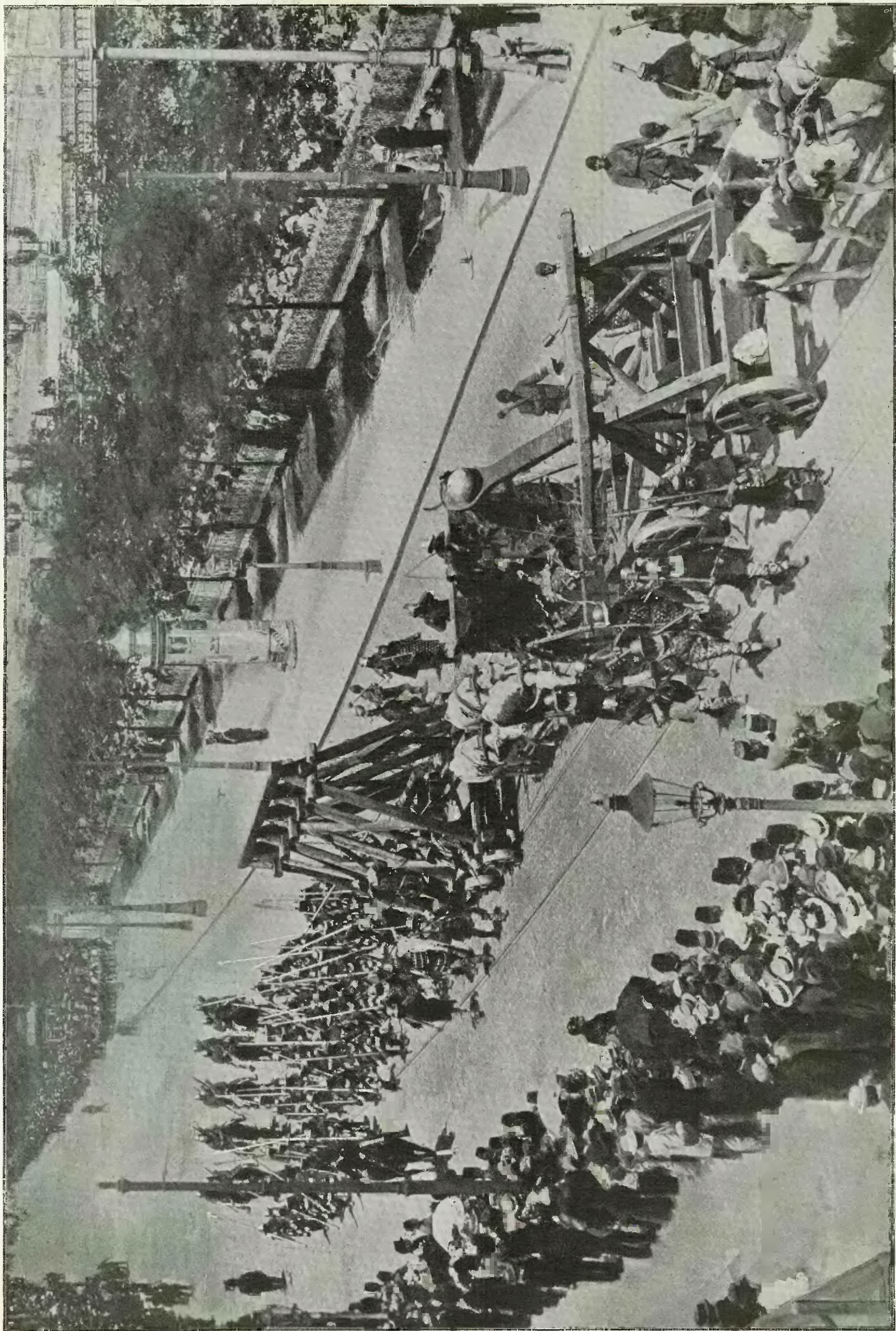
Il est une qualité que l'on ne saurait refuser aux manifestations de « suffragettes » si gentiment nommées : c'est l'absence de monotonie. Ces dames ne possèdent point seulement des convictions à toute épreuve. Elles sont, aussi, pourvues de cette vaillance et de cette ingéniosité avec lesquelles on assure le triomphe des bonnes causes et même, quelquefois, des mauvaises. Quand on manifeste, c'est généralement, pour attirer l'attention. Les suffragettes ne négligent rien pour atteindre ce résultat, et leurs défilés en corps — si l'on peut dire — avec emblèmes et pancartes, témoignent d'une ardeur, d'une persévérance, qui, à l'occasion, savent tourner les obstacles suscités par la peu galante intervention de la police. C'est ainsi que, le 19 juin dernier, à la veille de la manifestation monstre qu'elles devaient faire à Hyde Park, les suffragettes de Londres, empêchées de pénétrer à la Chambre des communes, s'avisèrent de fréter une chaloupe à vapeur et de se faire conduire devant cette magnifique terrasse du palais de Westminster, où les parlementaires anglais et leurs familles aiment à venir prendre le thé pendant la suspension des séances. Et, déjà, elles commençaient à haranguer les députés lorsque survint un canot de police qui fit battre en retraite la chaloupe des féministes.



Devant l'église de la Madeleine : l'ex-impératrice Eugénie, accompagnée de son secrétaire M. Pietri, remonte dans son automobile.
(On aperçoit dans la glace de la voiture la silhouette reflétée du photographe en train d'opérer.)



Devant la terrasse de Westminster : les suffragettes, en chaloupe à vapeur, haranguent les parlementaires anglais.



LES FÊTES DU JUBILÉ DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE A VIENNE. — Défilé d'une artillerie moyenâgeuse. — Phot. L. Hela.

Nous avons déjà donné de jolies scènes de ces brillantes fêtes du jubilé de François-Joseph, célébrées, il y a peu de jours, dans tout le territoire de l'empire austro-hongrois. Nous nous plaisons, aujourd'hui, à reproduire l'un des groupes rétro-spectifs les mieux réussis du cortège organisé, à Vienne, le 12 juin dernier. C'est, traînée par de lents attelages de bœufs, escortée par de rudes guerriers de l'an 1000, toute une artillerie primitive, tout un matériel de siège du temps des bédiers et des catapultes. La vision de cet appareil moyenâgeux, très minutieusement reconstitué, était rendue encore plus saisissante par l'anachronisme du cadre : une avenue sillonnée de rails et munie de tout le confort moderne.

LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

Poésie.

Une voix nous arrive de l'au delà, la voix infiniment respectée et admirée de Sully-Prudhomme, le grand, le noble, le doux et douloureux poète. Des mains pieuses — les mêmes qui ensevelirent le mort — ont recueilli les reliques, les fragments épars, encore inédits de son œuvre. Il y a, dans ce recueil, des rimes de jeunesse souples, des évocations émues de l'autrefois si joliment candide, si tendrement illusionné (*Amour d'enfance, le Premier Amour, Rien n'importe que l'amour*); des petits vers ouverts avec un art précis et délicat (*Bienséance, les Rideaux, Deuil de cœur*), des sonnets (à Rémy Belleau, à Jacques Richard, à Marceline Desbordes-Valmore, aux mânes d'Albert Glatigny, à Théodore de Banville, à Vigny, à Jean Aicard, à Victor Hugo, à Chénier) et aussi des poèmes philosophiques sobres où nous retrouvons cette sensibilité réfléchie et ce lyrisme analytique que le maître appliqua à de plus importantes œuvres. Ainsi le *Fleuve* :

Vous ne révélez point la destinée d'un île,
O défunts dans la nuit pêle-mêle noyés,
Dieu seul peut suivre au loin jusqu'à l'extrême abîme
Le Fleuve entier des morts qui roule sous nos pieds.

Les beaux yeux, les grands cœurs et les fronts pleins
Les couples escortant Juliette et Roméo, (de rêve,
Tous les rêves humains vers la brumeuse grève,
Silencieux et froids, glissent au fil de l'eau.

Décorant l'avenir que le présent lui voile,
L'humanité regarde, au ciel, plus haut que soi,
Durant le jour l'azur, pendant la nuit l'étoile,
Symboles du bonheur que lui promet sa foi.

Hélas! Tout corps vivant semble un radeau qui passe,
En route sans fanal pour l'infini sans port;
Mais courte est notre vue et Dieu nous fit la grâce
De ne point la tourner du côté de la mort.

Romans.

M. Charles Foley connaît à merveille l'art aimable et difficile d'écrire des livres captivants qui peuvent être lus par tout le monde. Son œuvre, déjà considérable, est goûtée d'un public nombreux et fidèle. On aime la forme simple et souple de ces romans toujours littéraires et que l'on suit jusqu'à la dernière ligne avec un intérêt qui ne faiblit pas. Aussi les deux œuvres nouvelles : *Jean des Brumes* (Ollendorff, 3 fr. 50) et *Kowa la Mystérieuse* (Pierre Lafitte, 3 fr. 50), qui viennent de paraître simultanément sous la signature de cet agréable écrivain, seront-elles sympathiquement accueillies par les familles qui composent en ce moment leur bibliothèque de villégiature. *Jean des Brumes*, un gracieux et dramatique roman d'histoire qui nous ramène au temps de la chouannerie, et nous révèle les paysages brumeux du marais vendéen. *Kowa la Mystérieuse*, un récit de grandes aventures qui nous transporte dans le nouveau monde et nous fait assister aux scènes tragiques du très actuel conflit entre deux races irréconciliables.

Avec M. Jules Bois, nous voguons dans le *Vaisseau des caresses* (Fasquelle, 3 fr. 50), des rives de la Méditerranée jusqu'à l'île paradisiaque de Ceylan. C'est, au milieu d'une société flirteuse, un voyage tout à fait enchanteur, mais que, peut-être, il serait périlleux de conseiller aux gens nerveux, trop aisément aptes à se laisser dominer par l'ivresse de l'Océan et le cruel mirage de l'amour. N'importe, M. Jules Bois fait vivre avec une admirable intensité cette foule de la mer, ce monde de cosmopolites, avec ses types déconcertants parmi lesquels se détache le visage exquis d'une petite « déracinée », d'une imprévue et troublante Manon du nouveau siècle.

Soixante à l'heure! Autrement dit, soixante contes à lire en soixante minutes. (Flammarion, 3 fr. 50). Le conteur est M. Georges Aurioi. Vous connaissez sa manière, et vous n'ignorez point son esprit. M. Georges Aurioi dit vite et il dit bien, et il fait rire. On prétend que les humoristes deviennent rares, au moins autant que les ténors. C'est une race qui se perd. Hâtons-nous d'apprécier, à leur juste valeur, ses derniers et précieux échantillons, et prions respectueusement M. Georges Aurioi de nous expliquer pourquoi *Tourtoise n'a pas de chance*, ce que c'est que la *Délicatesse auvergnate*, et comment advint la *Panne libératrice*.

Etudes sociales.

Nous nous plaisions, dans une récente bibliographie, à louer les livres utiles et adroits qui nous permettent de nous documenter rapidement sur les questions économiques et sociales actuellement dis-

cutees dans les conversations sérieuses. Et nous donnions une liste d'œuvres que, grâce aux publications de ces derniers jours, il nous est aujourd'hui très agréable d'allonger. Ainsi nous mentionnerons : *la Vie de la Cité* (Lib. Universelle, 3 fr. 50), par M. Pierre Baudin; *les Promenades philosophiques*, 2^e série, de M. Rémy de Gourmont (Mercure de France, 3 fr. 50); *l'Evolution du Mariage* (Sansot, 3 fr. 50), par M. Léon Blum; *l'Education patriotique du soldat* (Perrin, 3 fr. 50), par le lieutenant M. Rolland; *les Ravages du livre* (Aubanel, Avignon), par Mgr Antolin Lopez Pélaez; *Quelques Pages sur le mouvement catholique chez les femmes en Angleterre* (Perrin, 2 fr. 50), par M. L. de Beauriez; une remarquable étude de M. Paul Acker sur les *Œuvres sociales des femmes* (Plon, 3 fr. 50) et enfin, un livre précieux d'économie domestique (*Comment la femme peut gagner sa vie*. — Tallandier, 3 fr. 50) où M^{me} G. Régnal envisage ces deux questions si délicates : Quelle carrière une jeune fille peut-elle choisir pour gagner honorablement sa vie, et comment une femme peut-elle se créer des ressources quand des revers de fortune inespérés viennent brusquement l'obliger à un travail auquel elle n'était que peu ou pas préparée ?

Etudes d'art.

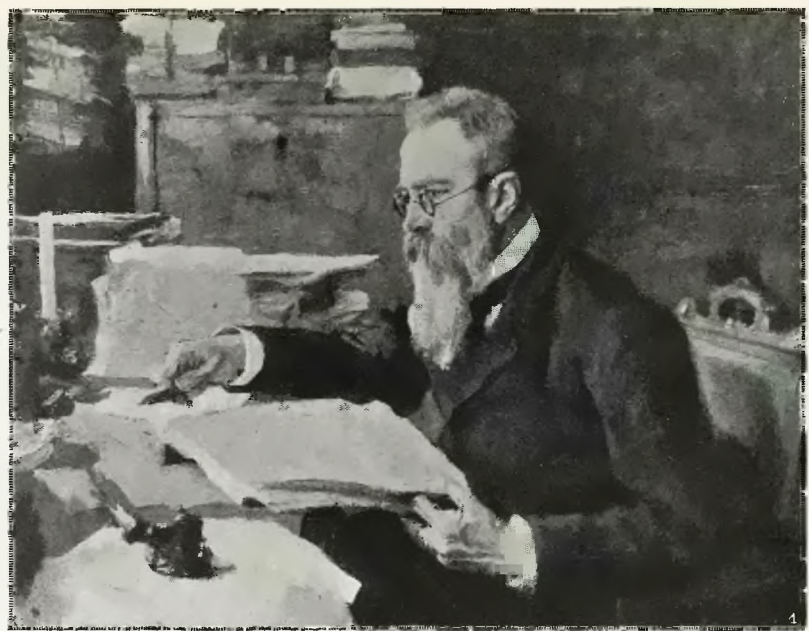
La librairie d'art H. Laurens qui, déjà, nous a donné tant de séduisants volumes, entreprend la publication d'un ensemble de manuels d'Histoire de l'Art, qui, dirigée par M. Henry Marcel, ancien directeur des Beaux-Arts, paraîtra en un délai de temps aussi restreint que possible et donnera en douze volumes, abondamment illustrés, l'histoire et l'évolution des diverses formes d'art à travers les âges, sans distinction de pays. Le premier de ces manuels, qui vient de paraître, sous la signature autorisée de M. Louis Hourticq : *la Peinture, des origines au XVI^e siècle* (10 fr.), œuvre brillamment cette utile et luxueuse série.

LES THÉÂTRES

M. Henry Bordeaux, romancier éloquent et probe, critique érudit, vient de voir représenter, à la Comédie-Française, une pièce de lui, en un acte : *l'Ecran brisé*, dont le succès a été vif. Cette petite pièce — que *L'Illustration* aura la bonne fortune d'offrir à ses lecteurs la semaine prochaine — contient une situation curieuse, bientôt poignante, développée avec un sens avisé du pathétique, et admirablement mise en valeur par l'interprétation de M^{me} Bartet.

Avec cette nouveauté, le même soir, la Comédie-Française donnait une reprise du *Misanthrope*, remis en scène avec goût par M. Truffier; cette reprise avait l'importance d'une sorte de « première » classique, parce qu'elle fournissait à M^{lle} Berthe Cerny l'occasion d'aborder le rôle brillant et périlleux de Célimène : M^{lle} Cerny s'y montre remarquable, originale même après tant d'illustres devancières; elle interprète son personnage avec moins d'ampleur pompeuse, moins de solennité qu'on ne s'était habitué à le faire depuis bien des années à la Comédie, mais avec plus de gaieté et de légèreté dans la frivolité et dans la coquetterie, et par là elle se rapproche de l'esprit et du texte de Molière. En même temps que M^{lle} Cerny prenait ainsi possession du rôle de Célimène, M. Leitner s'emparait, avec une magistrale autorité, du rôle d'Alceste et M. Henry Mayer, avec élégance, de celui de Philinte.

L'Action française a eu l'heureuse idée de faire représenter, au théâtre des Arts, *la Princesse de Clèves*, comédie en trois actes et un épilogue, tirée par M. Jules Lemaître du roman de M^{me} de La Fayette. Nombreux étaient déjà les lettrés qui avaient goûté, dans le troisième volume du Théâtre de Jules Lemaître, récemment paru, cette audacieuse, habile et délicate transposition littéraire; à la scène, elle prend un caractère extrêmement intéressant : la princesse de Clèves (fort convenablement incarnée en la circonstance par M^{lle} Bellanger), le duc de Nemours (figuré par M. Capellani), M. de Clèves (par M. Krauss), nous sont apparus douloureux héros, adorable victime de l'amour, tels que nous les imaginions après la lecture du roman; tous les autres personnages nous sont évoqués avec la même subtilité et la même précision; et M. Jules Lemaître nous a si bien conservé de cet ouvrage, avec sa fière et triste moralité, sa forme classique et pure qu'il en a fait, semble-t-il, une tragédie racinienne en prose.



Rimsky-Korsakow, d'après le portrait peint par Sérow.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Le compositeur Rimsky-Korsakow, qui vient de mourir, fut un des « cinq » de la Russie d'un art national. La réalisation de ce but par les « cinq », qui s'appelaient Balakirew, Moussorgsky, Borodine, Rimsky-Korsakow et César Cui (Balakirew et César Cui sont maintenant les deux seuls survivants), fut de donner à chaque œuvre pour base un thème ou un air populaire.

Rimsky-Korsakow n'a pas failli à cette tâche; mais, s'il resta fidèle au principe de cet art, il s'en écarta par l'esprit; il regarda quelque peu du côté du système wagnérien, tout en se servant de mélodies russes.

Il était né en 1844, il meurt donc à soixante-quatre ans au moment où il mettait la dernière main à son opéra tiré d'une nouvelle de Pouchkine, *le Conte du coq d'or*. Ses œuvres symphoniques ont été popularisées à Paris dans les concerts classiques, elles s'appellent le *Capriccio Espagnol*, *Antar*, *Shéhérazade*, etc. Ses œuvres de théâtre sont : *Snégouroitchka*, le *Tsar Saltan*, *Sadko*, que l'Opéra va monter à la fin de l'année, *Mlada*, la *Nuit de Noël*, *Kitej*, qui fut joué à Saint-Petersbourg en février 1907.

C'est un grand musicien qui disparaît, un des plus merveilleux maîtres de l'instrumentation. Il avait débuté comme capitaine de marine, et les longues méditations en face de la mer avaient agrandi sa pensée musicale.

**

Un de ses principaux ouvrages, *Snégouroitchka*, vient justement d'être révélé au grand public français par le théâtre de l'Opéra-Comique.

Elle est vraiment typique cette Fille de Neige, cette *Snégouroitchka*, qui vit, belle et froide, dans la forêt de Jarilo, où ses parents la cachent jalousement des rayons du soleil et des ardeurs de l'été; car *Snégouroitchka* mourra en fondant sous les rayons du soleil ou de l'amour. Mais dans cette forêt de Jarilo où, seuls, chantent les rossignols, où des cygnes blancs font entendre des cris mélancoliques, *Snégouroitchka* perçoit les chansons du berger Lel.

C'est une de ces chansons que *L'Illustration* offre aujourd'hui à ses lecteurs. Il faut remarquer la sensibilité délicate, la rêveuse subtilité de cette page. Comme on comprend bien que *Snégouroitchka* préfère au chant des oiseaux cette mélodie populaire, d'une poésie naïve, naturelle, légère, qui symbolise toute l'âme du petit berger insouciant !

**

Le second morceau de notre supplément musical est extrait de *Boris Godounow*, drame lyrique de Moussorgsky qui a été, tout récemment aussi, joué avec un succès triomphal à l'Opéra.

Il était difficile de détacher d'une œuvre pareille, dont la caractéristique est le mouvement, l'action, une page qui pût donner une idée de la beauté de cette partition.

Le passage qui a été choisi est le prélude du troisième tableau du premier acte. C'est, à Moscou, la scène du couronnement du tsar Boris, qui, au milieu d'une double haie de gens du peuple agenouillés, va à la cérémonie religieuse se faire consacrer souverain de toutes les Russies.

Les premiers accords de ce prélude sont d'une couleur intense : à l'orchestre, ils sont soulignés par des cloches, par un instrument au son fantastique qui rappelle le tam-tam. Puis ce sont les pizzicati de violons et les harpes qui imitent l'agitation fébrile des cloches des églises du Kremlin sonnant à toute volée. Il y a dans l'atmosphère une agitation, un mouvement vraiment prodigieux. Et il ne faudrait pas croire que l'instrumentation de Moussorgsky soit bruyante. Elle arrive à un effet énorme par des contrastes, par des oppositions qui sont vraiment des trouvailles de génie. La page que nous publions ici doit être exécutée en un *crescendo* qui donnera une idée du souffle dont est animée cette scène, une des plus belles qu'un musicien ait jamais réalisées.

LOUIS SCHNEIDER.

L'ÉCLIPSE DU 28 JUIN 1908

Depuis le 30 août 1905, Paris et la France n'ont pas vu d'éclipse de Soleil, même partielle. Et c'est le spectacle céleste qui nous sera offert le dimanche 28 juin.

L'éclipse commencera pour Paris à 5 h. 23 du soir et prendra fin à 6 h. 19. Le moment le plus favorable pour voir le phénomène aura lieu un peu avant 6 heures. A 5 h. 51, ce sera, en effet, le moment de la plus grande phase.

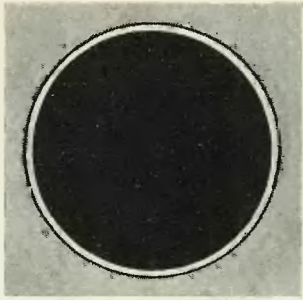
On sait que, lorsqu'il y a éclipse de Soleil, trois cas peuvent se présenter :

1^o Ou bien la Lune est assez rapprochée de nous pour cacher le Soleil en entier, au moins à une partie de la Terre. L'éclipse est alors totale pour une région. Les points environnants qui ne sont pas immédiatement dans l'ombre de la Lune voient le disque solaire échangé. L'éclipse est partielle pour eux, ils reçoivent une partie de la lumière du Soleil, on dit qu'ils sont dans la pénombre.

2^o Ou bien la Lune est trop éloignée de la Terre au moment de l'éclipse, et son disque ne peut cacher entièrement celui du Soleil, nous avons alors une éclipse annulaire; car le Soleil nous apparaît sous la forme d'une mince couronne lumineuse. Dans ce cas, certaines régions de la Terre sont encore dans la pénombre, et, pour elles, l'éclipse est partielle.

3^o Enfin l'ombre de la Lune passe au-dessus ou au-dessous de la Terre, seule la pénombre en traverse une partie. L'éclipse est partielle seulement.

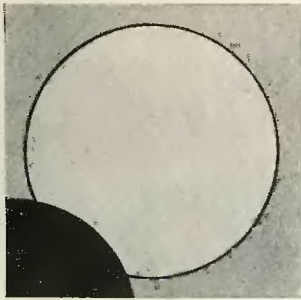
L'éclipse du 28 juin rentre dans le second cas, et la figure 4 vous aidera à comprendre. Le Soleil est sur la gauche; comme il est plus gros que la Lune, il projette derrière elle une ombre en forme de pain de sucre : c'est le cône d'ombre qui n'atteint pas la Terre. L'éclipse sera donc annulaire sur une bande étroite; les points situés au-dessus et au-dessous verront l'éclipse comme partielle.



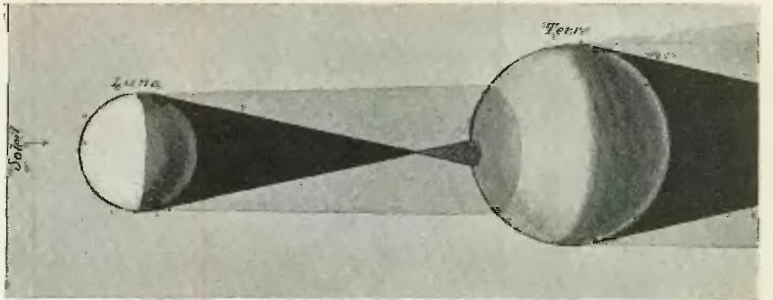
Au Mexique.



A Alger.



A Paris (5 h. 51).

Position de la Lune et de la Terre pendant une éclipse annulaire et partielle.
(Figure montrant la disposition du cône d'ombre et de la pénombre.)

Comment le Soleil apparaîtra le 28 juin.

Ceci vous explique la carte où j'ai tracé la surface couverte par la pénombre de la Lune le 28 juin prochain. Sur toutes les régions traversées par le ruban noir, l'éclipse sera annulaire.

Ce long ruban commencera dans l'océan Pacifique et abordera le Mexique par les Etats de Michoacan et Guerrero; il coupera ensuite les Etats de Guanajuato, Mexico, Querétaro, Hidalgo, San-Luis, Potosi, Puebla et Vera-Cruz; après avoir traversé le golfe du Mexique, la Floride et l'océan Atlantique, il abordera l'Afrique, passera exactement sur Saint-Louis du Sénégal et se terminera aux monts de Kong, en Guinée septentrionale.

L'éclipse centrale, à midi vrai, aura lieu en plein océan, tout près des Bermudes; la phase annulaire y durera 3 minutes 54 secondes.

Presque toute l'Amérique du Nord et la partie supérieure de l'Amérique du Sud, une grande surface de l'Afrique et l'Europe occidentale verront l'éclipse comme partielle. La partie du Soleil qui sera cachée sera d'autant plus grande que le lieu sera plus rapproché de la trajectoire centrale.

A Paris, la phase sera celle représentée sur la figure 3. Alger sera un peu plus favorisée (fig 2).

Au Mexique, l'éclipse aura l'apparence annulaire représentée dans la figure 1 (en haut à gauche).

Les dernières éclipses annulaires ont eu lieu :

Le 10 juillet 1907, le 6 mars 1905, le 17 mars 1904, le 29 mars 1903, le 11 novembre 1901, le 22 novembre 1900.

Le 23 décembre de cette année, nous aurons encore une éclipse annulaire qui deviendra totale en plein océan Atlantique sud.

Parmi les prochaines éclipses totales, une seule sera visible près de Paris, celle du 17 avril 1912. Elle ne durera que quelques secondes. Il faudra ensuite attendre jusqu'en 1999, le 11 août, pour qu'une éclipse passe près de Paris.

Abbé TH. MOREUX.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

ATHLÉTISME ET ÉTUDES SCOLAIRES.

La pratique des exercices physiques a été, depuis quelque vingt ans, notablement développée dans la jeunesse des écoles; et il semble qu'on soit maintenant en mesure de répondre à cette question, posée tout d'abord : la pratique des exercices physiques a-t-elle eu une influence sur les aptitudes scolaires ?

En réalité, des réponses fort contradictoires ont été fournies, déjà, à cette question. En 1889, à l'Université Yale, de l'examen du dossier de 2.425 étudiants, on concluait que les sportifs sont un peu en retard sur les non sportifs; et à l'Université de Pensylvanie, on arrivait à la même conclusion.

Plus récemment, en 1906, observant dans des établissements anglais (Brighton Academy, Hebron Academy, etc.), M. Foster trouvait une infériorité de près de 7 % des sportifs sur les non sportifs.

M. Phillips vient de reprendre cette question à Amherst College, et il trouve encore une différence de 4 % au détriment des sportifs.

Assurément, la différence n'est pas grande; mais elle est constante, et il faut en somme conclure tout contrairement au président Hyde qui, il y a quinze ans, déclarait que les sportifs étaient aussi les meilleurs élèves.

LES SUMACS VÉNÉNEUX.

On connaît aujourd'hui une centaine d'espèces de sumacs. Quelques-unes, ori-

ginaires des régions tempérées, ont un feuillage élégamment découpé, prenant à l'automne une couleur rouge vif d'un très bel effet, et sont fort répandues dans nos jardins. Presque tous ces arbres ou arbustes contiennent dans leurs tissus des sucres très corrosifs pouvant causer de graves inflammations par le contact, et même par simples émanations.

M. D. Bois, professeur au Muséum, nous signale, dans la *Revue horticole*, les deux espèces les plus vénéneuses parmi celles qui prospèrent dans nos régions. Avant tout, le *Toxicodendron*, et sa variété *radicans*, à fleur petite, verdâtre, l'un et l'autre employés surtout pour garnir les rocailles et les vieux murs. Vient ensuite le *sumac des corroyeurs*, qui croît à l'état sauvage dans le midi de la France, très recherché pour teindre les étoffes en jaune ou en rouge et surtout pour tanner et teindre le maroquin.

Maisch aurait trouvé, dans le suc des sumacs, un principe volatil corrosif qui, mélangé aux gaz expirés par la plante pendant la nuit, formerait avec eux une atmosphère dont l'influence peut s'étendre à 5 ou 6 mètres et provoquer des éruptions chez les personnes qui se reposeraient à l'ombre de certains sumacs. Pendant le jour, quand le soleil est ardent, la lumière solaire dissocierait ces éléments, et les émanations ne seraient plus à craindre.

La grande beauté des sumacs ne permet pas de les exclure des jardins, mais on fera bien de ne pas les planter trop près des habitations et d'engager les jardiniers qui les taillent à prendre certaines précautions.

LES NOUVELLES GARES DE LA COMPAGNIE DU NORD.

Dans quelques jours, la Compagnie du Nord ouvrira à l'exploitation la ligne de Saint-Ouen à Ermont et Sannois. Cette nouvelle ligne, longue de 12 kilomètres, a été créée surtout en but de desservir la plaine de Gennevilliers qu'elle traverse de part en part; elle sera en outre utilisée comme voie de dégagement pour faire circuler une partie du trafic venant de la direction de Pontoise.

Près de son point d'origine, à Saint-Ouen, elle passe au-dessus des ateliers des services électriques au moyen d'un viaduc de 135 mètres; puis, traversant la Seine sur un grand pont métallique de cinq travées, elle coupe la presqu'île de Gennevilliers et franchit les deux bras de la Seine formés par l'Île-Saint-Denis, au moyen de deux grands ponts en maçonnerie.

Ce qui frappera surtout les Parisiens le long de cette petite ligne, c'est l'aspect inédit et coquet des gares imaginées par le service d'architecture de la Compagnie, à qui l'on doit les nouvelles gares, fort admirées, de Valenciennes et de Cambrai. L'auteur a très habilement et très élégamment adapté le genre chalet aux exigences de l'exploitation, et il a fait des bâtiments extensibles, c'est-à-dire auxquels on peut, au fur et à mesure des besoins, ajouter de nouvelles cellules, à peu de frais, sans déparer l'aspect d'ensemble et sans bouleverser l'organisation des services. Toutes ces gares sont construites en matériaux de la région : caillasse de Montmorency, briques blanches et rouges en céramiques.

Les stations sont : Gennevilliers, Epinay-sur-Seine, Saint-Gratien, Ermont. Un raccordement a été établi entre Saint-Gratien et la gare actuelle de Sannois.

Enfin, deux raccordements militaires relient dans ses deux sens la nouvelle ligne avec la Grande Ceinture.

LES PROGRÈS DE L'INCINÉRATION.

Le nombre des incinérations demandées par les familles, à Paris, en 1907, est supérieur de 25 % à celui de 1906. C'est pour répondre aux besoins créés par ce progrès, que le Conseil municipal a voté une somme

de 198.000 francs, destinée à l'agrandissement du columbarium du Père-Lachaise.

Actuellement, l'Allemagne possède 15 monuments, l'Angleterre 13, l'Italie 32, la Suisse 4, la Suède 2, le Danemark 12, la Norvège 1. Aux Etats-Unis, on en compte 33, dans lesquels plus de 4.000 incinérations ont été effectuées en 1907.

En France, outre Paris, des crématoires existent à Reims, Rouen et Marseille. Les Conseils municipaux de Dijon et Nice ont également voté la construction de monuments.

L'OXYDE DE CARBONE DE LA FUMÉE DE TABAC.

Les chimistes ne s'accordent guère sur la quantité d'oxyde de carbone contenue dans la fumée de tabac; leurs chiffres varient d'une fraction de centimètre cube à 81 centimètres cubes par gramme de tabac.

Sans se préoccuper d'établir la teneur exacte, M. Fleig a recherché dans quelle mesure ce gaz si délétère peut contribuer à l'intoxication des fumeurs; et il vient de communiquer à l'Académie des sciences le résultat de ses travaux.

Pour un fumeur qui n'avale pas la fumée et qui se trouve dans une pièce ventilée, la question ne se pose même pas : la muqueuse buccale ne peut absorber l'oxyde de carbone qu'en quantité infinitésimale.

Le danger ne paraît pas plus grand si l'on avale la fumée, ou si on la respire dans une pièce non ventilée.

M. Fleig a, en effet, constaté que la fumée de tabac, débarrassée de tous ses éléments autres que l'oxyde de carbone, l'oxygène, l'azote, et quelques traces d'hydrocarbures, ne provoque aucune manifestation toxique, ni même aucun malaise, absorbée à doses élevées et durant plusieurs heures. Elle laisse indifférents les individus extra-sensibles qui éprouvent des vertiges s'ils absorbent quelques bouffées de fumée ordinaire. Enfin, alors que l'injection sous-cutanée de cette dernière tue chiens et lapins, l'injection de la fumée tamisée, comme nous l'avons dit, reste sans action.

D'autre part, en admettant que 1 gramme de tabac dégage 100 centimètres cubes d'oxyde de carbone, il faudrait fumer trois cents cigarettes pour créer dans une pièce non ventilée, d'un volume de 100 mètres cubes, une atmosphère contenant 3 centièmes de centimètre cube d'oxyde de carbone.

Les fumeurs qui en arrivent à l'intoxication manifeste sauront donc, désormais, qu'ils n'ont pas le droit d'accuser l'oxyde de carbone.



Type des nouvelles gares de banlieue des Chemins de fer du Nord.



A TÉHÉRAN. — Quatre des six canons des cosaques de la garde du shah Mohammed Ali.

UN COUP D'ÉTAT EN PERSE

Lorsque la Perse fut dotée d'une constitution, elle crut qu'une ère de prospérité sans mélange s'ouvrait pour elle. Elle manifesta sa joie de façon fort exubérante. Elle installa son Parlement au Baharistan, un des plus beaux palais de la ville, dont nous avons publié, le 12 janvier 1907, plusieurs photographies. Téhéran est en deuil aujourd'hui. Son Parlement vient d'être bombardé, ses principaux députés sont arrêtés. Sa constitution elle-même est en danger.

Le nouveau shah, Mohammed Ali, ne partage pas, sur le régime constitutionnel et parlementaire, les opinions de ses sujets. Ses conseillers favoris, Emir Bahadour, Chapsal Khan, lui vantent les beautés de l'autocratie. Il a profité des erreurs que la jeune assemblée ne pouvait manquer de commettre dans les premières années de sa réunion pour tenter un coup de force contre elle. Déjà, en décembre 1907, il avait essayé de s'en débarrasser par une opération de police un peu rude. L'intervention du corps diplomatique étranger l'avait contraint d'abandonner ses projets. Ces jours derniers, le Parlement lui ayant demandé l'exil de ses favoris, il promit, mais ne tint pas. Emir Bahadour, réfugié à la légation de Russie, rejoignit Mohammed Ali dans la résidence estivale de Bagué Shah, où le souverain était venu s'établir et concentrer ses troupes. Et lorsqu'une députation vint rappeler au shah sa promesse, il fit emprisonner les principaux délégués.

Le Parlement, excité par les clubs révolutionnaires appelés *andjoumans*, très nombreux et très turbulents, et aussi peut-être par Zill es Soultan, oncle du shah, qui convoite, dit-on, sa succession, résista et répondit par un mémorandum constitutionnel aux proclamations absolutistes de Mohammed Ali. La situation s'aggrava de

jour en jour depuis le début de juin. La faiblesse des ministères encourageait le shah à agir avec rudesse. Bref, le 23 juin, il envoya des troupes au palais du Parlement pour s'emparer des principaux chefs du parti constitutionnel. Un coup de feu fut tiré sur les cosaques de la garde impériale. Ceux-ci amenèrent bientôt leurs canons et bombardèrent le Baharistan. Dans les rues de Téhéran, des collisions se produisirent entre les membres des *andjoumans* et les soldats. Les correspondants de journaux évaluèrent à soixante-quinze environ le nombre des tués et des blessés de la journée.

L'heure n'est pas encore venue où le parlementarisme fonctionnera normalement dans l'empire persan.

UN TORPILLEUR ÉCHOUÉ

Le 18 juin, au soir, les torpilleurs 191 et 202 quittaient la darse d'Alger pour aller, en haute mer, attaquer le contre-torpilleur *Pique*, mouillé au cap Caxine, près de Sidi-Ferruch. Comme la nuit était profonde et que la *Pique* avait éteint ses feux, les torpilleurs durent approcher tout près du rivage où le 191 frôla les premiers rocs et s'échoua sur des bas-fonds. Le bâtiment en péril donna le signal d'alarme et, dès l'aube, le commandant de la *Pique* fit mettre à l'eau sa baleinière montée par cinq hommes. Mais l'embarcation, au moment d'atteindre le 191, chavira sous une lame de fond. Trois hommes parvinrent à regagner le bord. Deux autres se débattaient dans les flots en présence des habitants du cap Caxine, parmi lesquels deux braves, MM. Vaillant et Salva, se jetèrent à l'eau pour secourir les naufragés, tandis que deux matelots du 202 tentent, avec un youyou, de sauver leurs camarades. Ceux-ci, hissés à bord, vont être ramenés à terre, lorsque la petite embarcation chavira à son tour et coule à pic. Bien qu'exté-

nués, trois des matelots finissent par prendre pied sur le rivage, mais le quatrième disparaît sous les flots, et toutes les tentatives faites pour retrouver son corps demeurent vaines. L'amiral Arago, aussitôt

à Saint-Etienne; accompagné de M. Salsias, chef de cabinet de M. Briand, garde des Sceaux; de MM. Huard, préfet du département; Fribach, secrétaire général, et de M. Marchoine, ingénieur principal,



Le torpilleur 191 échoué près du cap Caxine (Algérie). — Phot. H. Esson.

informé, s'est rendu sur les lieux, mais il paraît bien peu probable qu'on puisse renflouer le torpilleur 191 et conserver ce bâtiment à notre marine.

il a exploré le puits Montmartre, et il a fait distribuer d'urgence des secours aux familles des victimes.

A REVEL

LES UNIFORMES DES DEUX SOUVERAINS
(Voir notre gravure de première page.)

Dans leurs rencontres historiques, les souverains ne se bornent pas, on le sait, à échanger des vues confidentielles sur la politique et des toasts retentissants destinés à la publicité; ils multiplient à l'envi les marques réciproques de politesse. Une de ces marques la plus fréquemment usitées consiste en un échange courtois des costumes militaires nationaux, usage qui ne laisse pas de leur imposer l'entretien d'une garde-robe variée, accessoires compris, s'adaptant aux diverses nécessités protocolaires de leurs déplacements.

C'est ainsi qu'à Revel, lors de la récente entrevue du roi d'Angleterre et de l'empereur de Russie, on vit, à bord du *Standard*, l'oncle et le neveu passer côte à côte, métamorphosés, devant l'équipage du yacht impérial. Edouard VII avait revêtu l'uniforme russe du régiment de dragons de Kiev, dont il est colonel honoraire, tandis que Nicolas II portait l'uniforme anglais des scott-greys.

UNE CATASTROPHE AUX MINES DE SAINT-ÉTIENNE

Une catastrophe qui a fait neuf morts s'est produite, le 22 juin, au puits Montmartre n° 2, des mines de Saint-Etienne. La veille au soir, une équipe d'ouvriers était descendue dans la fosse, afin d'exécuter des travaux destinés à circonscrire, au moyen de barrages, un foyer d'incendie dont l'existence avait été constatée depuis plusieurs jours. Le lundi matin, lorsque les hommes de l'équipe de remplacement descendirent à leur tour, ils trouvèrent huit de leurs malheureux camarades complètement inanimés; le neuvième respirait encore, mais devait succomber le lendemain. Malgré toutes les précautions prises sur l'ordre des ingénieurs pour assurer la ventilation dans cette région des chantiers, l'enquête permit de supposer que les mineurs ont été asphyxiés par des exhalaisons d'oxyde de carbone, provenant de la combustion de la houille. Dès qu'il a eu connaissance de ce déplorable accident, M. Viviani, ministre du Travail, s'est rendu



LA CATASTROPHE DE SAINT-ÉTIENNE. — La foule, autour du puits Montmartre, attend la remontée des victimes. — Phot. J. Merlat.

FILTRE BERKEFELD
le meilleur Filtre du monde
POUR
ménage et industrie.
Grand débit.
Pasteurisation absolue.
Demander
Catalogues spéciaux
Cie. F. du Filtre Berkefeld
53, rue Vivienne, Paris (2e). Téléph. 111-17.



Les Porte-Plume Réservoir "SWAN"
sont en vente
dans toutes les
PAPETERIES
"SWAN" n° 1, 15 fr.; n° 3, 23 fr. 50; n° 5, 35 fr.
— Chaque —
Porte-Plume
EST GARANTI
NOUVEAU STYLOGRAPH — Long pour écrire — Court pour la poche — 4 fr. 50
Catalogue n° 11, envoyé franco sur demande.
BRENTANO'S, 37, avenue de l'Opéra, Agents généraux pour la France et les Colonies,
MABIE, TODD & Co, Fabricants, LONDRES, BRUXELLES, 10, rue Neuve.



VERITABLES
GRAINS DE SANTÉ
DU DOCTEUR
FRANCK
Le REMÈDE de la CONSTIPATION
GRATUITEMENT
ENVOI d'ÉCHANTILLON
sur demande adressée à
T. LEROY, 96, rue d'Amsterdam
PARIS
En vente dans toutes les Pharmacies.



DE L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE ASSASSINÉ, par Henriot.



— Vous n'avez pas idée, me dit la marquise, de la peur que donne aux femmes la possibilité d'être assassinées.

— Certes!... et croyez que les hommes aussi...

— Oh! non... les hommes, ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas un coup de couteau qui nous effraye...

... Nous sommes presque toutes mortelles, comme a dit Bossuet, mais qu'un misérable nous assassine et voilà les ennuis qui commencent...

... Tous les journaux publient notre portrait, en toilette de nuit, et dans quel désordre...

... Puis ils annoncent que nous avons un râtelier que les unes gardent dans le bec et que les autres mettent dans un verre d'eau...

... On raconte que nos cheveux ne sont pas à nous, et que nous avons toutes sortes de choses aux bras et aux jambes...

... Il y en a qui insinuent que nous avons de mauvaises mœurs et de vilaines relations...

... Si, par hasard, jadis, nous avons eu quelque amourette, lointaine, oh! très lointaine, on imprime le portrait de l'ancien ami...

... On vous autopsie au moral aussi bien qu'au physique, et les résultats sont publiés en lettres majuscules...

... C'est charmant, vous en conviendrez, et il est fort désagréable de songer que, quand on est assassiné, on ne peut même plus dormir tranquille!

REMÈDE D'ABYSSINIE
EXIBARD
en Poudre, Cigarettes, Tabac à fumer
Soulage et Guérit
L'ASTHME
H. FERRÉ, BLOTTIÈRE & Co
102, Rue Richelieu, PARIS.

NE COUPEZ PLUS VOS CORPS
GUÉRISSEZ-LES AVEC LE
CORICIDE RUSSE
1/2 FLACON 120 2 FR.
ON LE TROUVE PARTOUT ET PHARMACIE CENTRALE :
50 et 52, Faub. Montmartre, et 47, Rue Lafayette, PARIS.
Le Coricide Russe étant liquide pénètre par capillarité dans les racines des cors et les détruit. Les empiâtres, anneaux, etc., etc., pressent les cors et augmentent la douleur sans aucun effet.
N. B. — Bien exiger les mots CORICIDE RUSSE pour éviter imitations inefficaces et même dangereuses.

GUÉRISON RADICALE
DIABÈTE
par le Spécifique BALDOU
GOUT AGREABLE — N'EXIGE PAS DE RÉGIME SPÉCIAL
M. H. BOISSEL, D. de la 4^e Mé^e des Spécialités, BORDEAUX
envoie gratis Notices et Renseignements sur le Spécifique BALDOU

TAPIS
Prix de Fabrique
J. CORNET rue S^t ANNE, 46

BREVETÉ S.E.D.
HERNIE GUERIE
Par le nouveau Bandage accepté à la Société de Chirurgie de Paris, supprime le ressort du dos et le sous-ossieu; ne se déplace jamais, dans aucun mouvement du corps. — La parfaite contention est garantie sur facture. — Envoi gratis du Catalogue.
MEYRIGNAC, Spécialiste herniaire breveté, 229, rue St-Honoré, Paris.

DESTRUCTION INFAILLIBLE DES
RATS, SOURIS, CAFARDS, ETC.
PAR LES PROCÉDÉS "ATTILA"
MÉRING, CHIMISTE-INVENTEUR
6, SQUARE DE L'OPÉRA (22, RUE CAUMARTIN)
PARIS Téléphone 246,28



CONTRE LE VOL ET LE FEU
COFFRES-FORTS FICHET
43, RUE RICHELIEU, PARIS

Soins de la Peau
Blancheur des Mains
J. SIMON, Paris.

CRÈME SIMON
Beauté du Visage.
Fraîcheur du Teint
Redouter les similaires.



GRANDE MAISON DE-BLANC

6-BOULEVARD DES CAPUCINES
LONDON PARIS CANNES



LINGE DE TABLE LINGE DE MAISON TROUSSEAUX COMPLETS DEPUIS 1500F

CATALOGUES. ET DEVIS DE TROUSSEAUX ENVOYÉS SUR-DEMANDE.

JEUX & PROBLÈMES

Solutions du dernier numéro.

- ÉCHECS**
- N° 2343. — Problème, par J. Colpa.
- | | |
|-------------------|--------------|
| Blancs. | Noirs. |
| 1. T-5TD | P-7D |
| 2. C-2F | ? |
| 3. D-8C* | Mat. |
| 1. | P-3F |
| 2. D×PR* | R-5F ou 5D |
| 3. D-3R* ou ×P* | Mat. |
| 1. | P-4F |
| 2. C-5TR | F-5D ou ? |
| 3. D×P* ou D-4FR* | Mat. |
| 1. | F-6FD ou 7CD |
| 2. D-8CD* | R-5D |
| 3. D-4FR* ou ×F* | Mat. |
| 1. | P×P |
| 2. C-5CD | R×P* (déc.) |
| 3. C-4D* (déc.) | Mat. |
| 1. | F-5D |
| 2. | Mat. |
| 3. D×F* | |
| 1. | |
| 2. | Tout autre. |
| 3. D-4R* | Mat. |

- JEUX D'ESPRIT**
- N° 2344. — Le verre, par Pullna.
- E P O N I N E
A B A N O
N A P E E
N O S
L
E
A O D
M I N O S

N° 2345. — Polygraphie du cavalier.

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des [branches]

Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.

Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches,

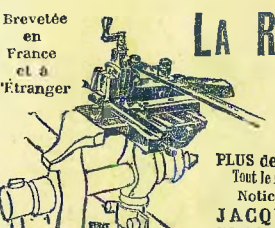
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent [soit doux.]

(PAUL VERLAINE.)

N° 2346. — Charade.

DÉPOT

C. CHAPLOT.



LA RAPIDE-LIME

Brevetée en France et à l'étranger

S'adapte instantanément aux ÉTAUX

Travaille avec précision l'Acier, le Fer, la Fonte, le Bronze et autres matières

PLUS de LIMES ! PLUS de BURINS !

Tout le monde Ajusteur-Mécanicien.

Notice et Attestations franco.

JACQUOT & TAVERDON

55-60, r. Regnault, PARIS (13°).



PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le

LAIT ANTÉPHÉLIQUE

ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désodorisant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efficaces, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

11 date de 1949

Best Dents, 16.



SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique, 31, Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.

BISCOTTES GRÉGOIRE

SANS SUCRE - SUCRÉS, au MIEL - au GLUTEN

PAIN GRILLÉ, GRESSIN, LONGUETS, etc.

Détail : 111, faubourg St-Honoré. Téléphone 516-85 et dans toutes les 1^{re} M^{re} d'alimentation Paris et Province

Gros : 186, rue de Grenelle, Paris. Tél. 732-55



Appareils

modificateurs des formes du nez

Élé S. G. D. G.

France et Étranger

Amincit, Redresse et Abaisse les Nez de tous modèles et pour tous les cas.

Se méfiez de la contrefaçon.





BOUGIE POGNON

sur terre sur mer dans les airs

détient tous les records du monde.



PLUS DE CREVAISONS

grâce à la

BANDE HERCE

10' à 30' la bande suit dimension (Breveté tous pays).

S'appliquant très facilement sur les pneus usagés dont elle prolonge la durée.

En vente dans les principaux garages et Maison REVILLARD, 43, Rue Greneta, PARIS.

NOUVELLES INVENTIONS

(Tous les articles compris sous cette rubrique sont entièrement gratuits.)

HUITIÈME CONCOURS LÉPINE 1908

JEUX, JOUETS, ARTICLES DE PARIS, INVENTIONS NOUVELLES, INDUSTRIES DIVERSES

Le concours Lépine, l'événement bien connu qui offre chaque année aux fabricants et aux inventeurs l'occasion de montrer au public le produit de leur imagination, va s'ouvrir dans quelques mois.

Il aura lieu du 11 septembre au 4 octobre, au jardin des Tuileries, salles et terrasse du Jeu de Paume, à l'endroit même où, en 1907, il obtint un si grand succès.

Le Comité d'organisation adresse un pressant appel à tous les ouvriers des industries des métaux, du bois, du cuir, du papier, de la céramique, des tissus, etc. Ce concours, fondé par M. le préfet de police, s'étend donc aujourd'hui à toutes les branches de l'activité humaine, à tous ceux surtout qui, ayant créé une nouveauté, cherchent à en retirer quelques profits.

Le prix d'admission est à la portée des bourses les plus modestes. De nombreux prix en espèces, objets d'art, médailles et diplômes seront accordés aux lauréats.

A côté du concours, un emplacement avec facilité de vendre sera réservé aux maisons françaises qui désireraient exposer sans concourir.

Le règlement du concours est adressé franco à toute personne qui en fait la demande, au



SAVON KENOTT

DENTIFRICE RATIONNEL AU QUINQUINA

Très économique: Durée de 4 à 6 mois.

Le pain 2^e, franco 2^e25. En vente partout et à la PARFUMERIE ESTHÉTIQUE de PARIS

55, rue Le Peletier, 55.



LE PHARE

DUGELLIER

VOIT TOUT



PANHARD

et

RENAULT

OUTHENIN-CHALANDRE

(Gaëtan de Knyff, Directeur)

4, rue de Chartres à Neuilly-Paris

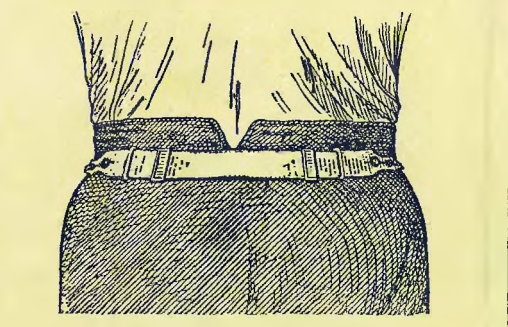
siège de la Société des Petits Fabricants et Inventeurs français, 187, rue du Temple.

Le Comité d'organisation.

LA CEINTURETTE-TIRANT

Cette modeste nouveauté est susceptible de rendre de réels services aux tailleurs préoccupés du bien-être et de l'élégance de leurs clients.

La ceinturette-tirant ajuste, en effet, le pantalon en le moulant sur la taille, et cela sans causer la moindre gêne, puisqu'elle est constituée d'un tissu caoutchouté élastique et extensible.



Elle remplace très avantageusement les tirants ordinaires de pantalon dont les pointes causent souvent des piqures désagréables, et elle permet la suppression des bretelles et des ceintures ordinaires soutenant le pantalon.

L'élasticité de cette ceinturette la rend précieuse pour les personnes affligées de dilatation d'estomac, ainsi que pour les sportsmen.

Elle est relativement facile à poser à l'aide

SANS RIVALE



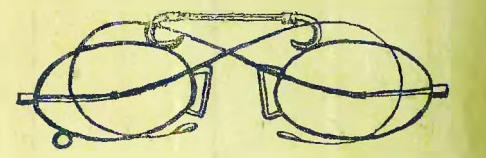
POUR LES SOINS DE LA PEAU

de deux simples boutons fixés au creux de la hanche.

La ceinturette-tirant se trouve chez M. G. Chatenet, 6, chaussée d'Antin, à Paris.

LUNETTE-LORGNON

Les lunettes et les pince-nez ont des défauts que tout le monde connaît : les lunettes manquent de grâce et d'élégance, les pince-nez tiennent mal, et, comme l'indique leur nom, pincement le nez souvent d'une façon désagréable et nuisible sans pour cela être d'une extrême stabilité. M. Thiry a voulu remédier à ces deux défauts à l'aide de la lunette-lorgnon : il ajoute simplement au lorgnon ordinaire les deux branches mobiles de la lunette. La courbe bien étudiée de ces branches imite d'une façon parfaite le cordon du pince-nez, et l'on a en définitive un lorgnon qui tient aussi bien que des lunettes, sans avoir son inélégance relative.



Cet instrument est de nature à rendre des services réels aux automobilistes, marins, chasseurs, etc., indépendamment des porteurs ordinaires de lorgnons.

Pour les commandes de cet instrument, il suffit d'indiquer le numéro de la vue et la qualité du métal à M. Brouillard, opticien, 13, rue Marbeuf, Paris.